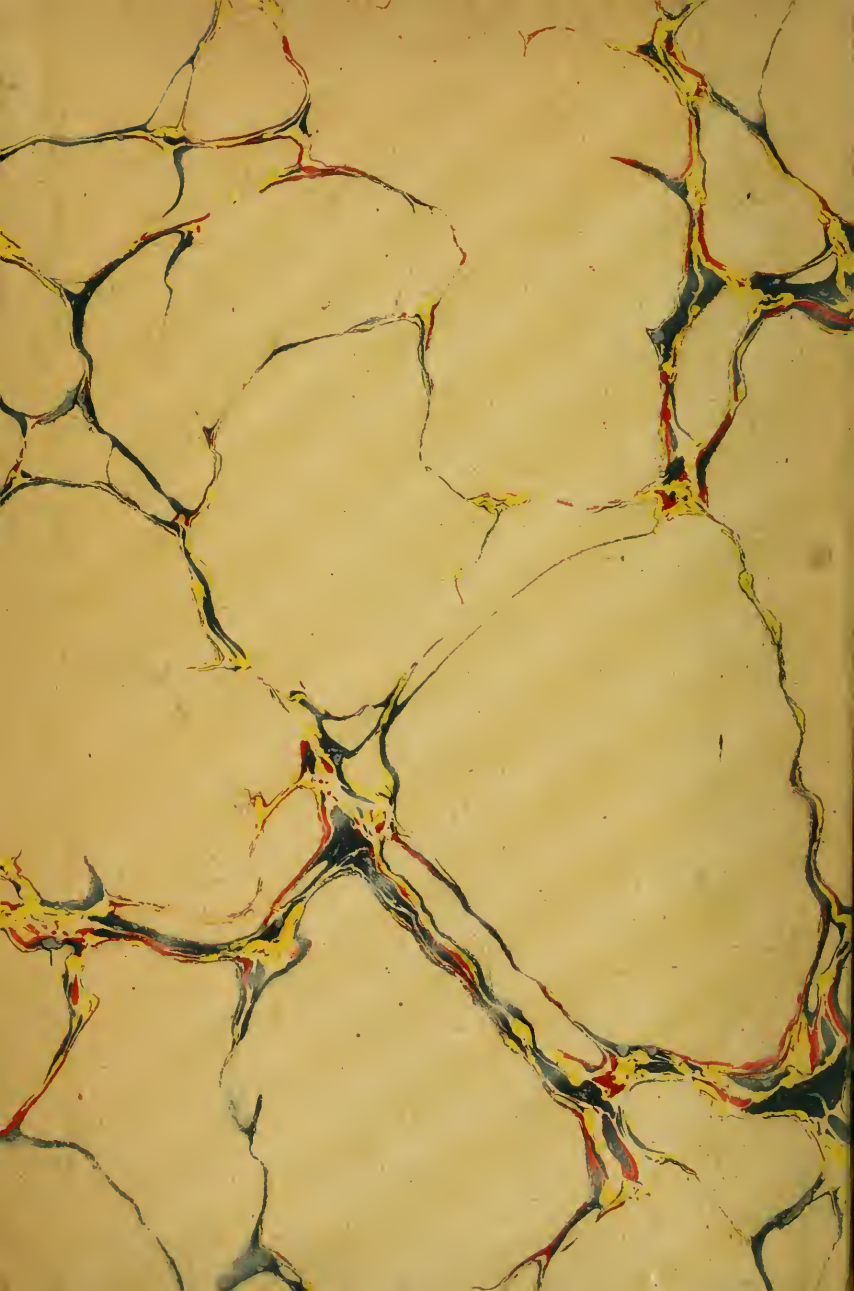
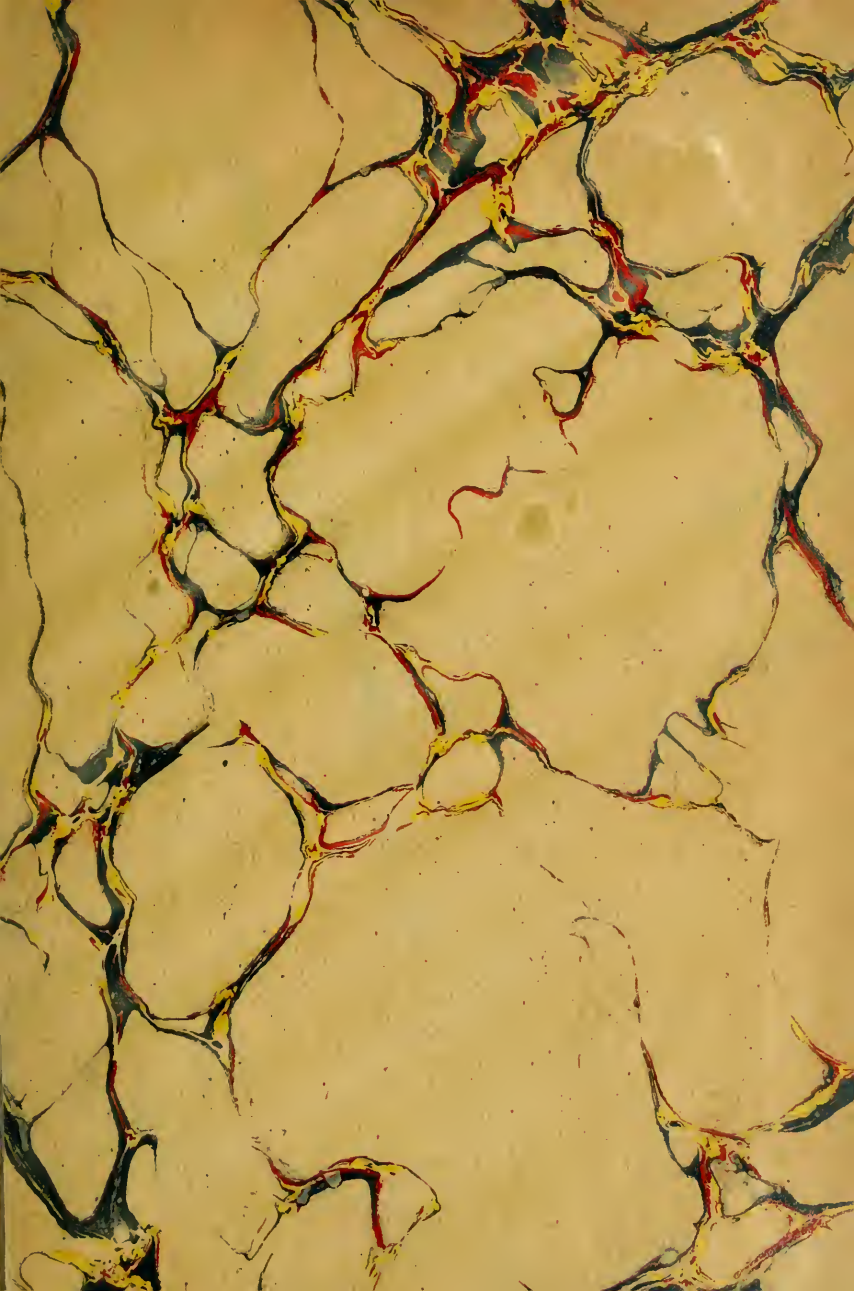
3 1761 08266203 2





Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rvoltepice00lema

# RÉVOLTÉE

PIÈCE

Représentée pour la première fois, à Paris, le 9 avril 1889,
Sur le Théatre de l'Odeon.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

5475r

# RÉVOLTÉE

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PAR

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

40862
17/7/06

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

PQ
2337
L3R4

A MADAME

LA COMTESSE J. DE LOYNES

HOMMAGE DE RESPECTUEUSE AMITIÉ.

J. L.

## PERSONNAGES

| | |
|---|---|
| ANDRÉ DE VOVES, 28 ans . . . . | MM. DUMÉNY. |
| PIERRE ROUSSEAU, 32 ans. . . . | CANDÉ. |
| JACQUES DE BRETIGNY, 30 ans. | CALMETTES. |
| BARILLON, 48 ans . . . . . | CORNAGLIA. |
| LA COMTESSE DE VOVES, 45 ans. | Mmes TESSANDIER. |
| HÉLÈNE ROUSSEAU, 23 ans. . . . | SISOS. |
| MADAME HERBEAU, 50 ans. . . . | SAMARY. |
| GONTRAN . . . . . | GAUTHIER. |
| UN MONSIEUR. | |
| UN DOMESTIQUE. | |
| UNE BONNE. | |

---

Pour la mise en scène, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur général du théâtre de l'Odéon.

# RÉVOLTÉE

## ACTE PREMIER

Un salon chez madame de Voves.

### SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VOVES, MADAME HERBEAU.

MADAME HERBEAU, entrant.

Comment? toute seule encore?

MADAME DE VOVES.

Il y avait aujourd'hui une première à l'Académie. Barillon y récompense les sauveteurs et mes vieilles bonnes. Mes amis y seront allés.

MADAME HERBEAU.

Mais j'en viens, moi.

MADAME DE VOVES.

Eh bien?

MADAME HERBEAU.

Barillon a été très gai. Il vous a arrangé les pessimistes! Et il a dit son fait à M. Zola! Il a eu aussi des mots exquis sur les domestiques!

MADAME DE VOVES.

Et la salle?

MADAME HERBEAU.

Très belle. Votre petite amie a fait sensation.

MADAME DE VOVES.

Qui cela, ma petite amie?

MADAME HERBEAU.

Madame Hélène Rousseau! Elle a beaucoup d'allure, cette petite. Il y avait à côté d'elle un garçon mal peigné, l'air d'un mécanicien... Est-ce son mari?

MADAME DE VOVES.

Oui, c'est son mari.

MADAME HERBEAU.

Qu'est-ce qu'il est, cet homme-là?

MADAME DE VOVES.

Il est professeur de mathématiques au lycée Lavoisier. C'est un excellent garçon et un homme très distingué.

MADAME HERBEAU.

Je le plains.

MADAME DE VOVES.

Ma chère amie, il ne faut pas mal juger madame

Rousseau. Elle a été très malheureuse, et elle a beaucoup d'imagination.

MADAME HERBEAU.

Oh ! comme vous voudrez. Je ne juge personne. Mais, à propos d'académie, vous pouvez me rendre un grand service. Avez-vous un academicien à me céder pour mon salon ?

MADAME DE VOYES.

Vous n'en avez pas encore assez ?

MADAME HERBEAU.

Oui, oui ; moquez-vous de moi, cela m'est égal. Quand on est seules comme nous ( encore vous, vous avez un fils ), il faut bien s'occuper. Vous, qui êtes une sainte, vous avez la dévotion, — et les bonnes œuvres. Moi, j'ai trouvé cela, d'avoir un salon d'hommes célèbres. Je vous assure qu'ils ne sont pas plus bêtes que les autres. Et puis, moi, qui suis superficielle et frivole, j'aime les mérites officiels, estampillés. Je leur donne de bons petits dîners ; ils m'apportent leur esprit, ceux qui en ont. Les célébrités qui viennent chez moi en amènent d'autres. Peu à peu, ce préjugé s'établit que c'est en passant par chez moi que les réputations se consacrent. J'ai fini, ma chère, par avoir de l'influence sur les élections académiques. Du moins, on le dit.

MADAME DE VOYES.

Mais c'est justement pour cela que je ne comprends pas que vous veniez me demander, — à moi pauvre recluse, — un académicien.

MADAME HERBEAU.

C'est qu'ils sont quarante, et, en comptant bien... Enfin, je ne les ai pas tous. Et puis, il y en a de temps

en temps qui s'en vont. Ainsi mon premier sujet vient de me quitter.

MADAME DE VOVES.

L'illustre Rigault?

MADAME HERBEAU.

Lui-même.

MADAME DE VOVES.

A quel propos?

MADAME HERBEAU.

J'ai eu l'imprudence, voilà quinze jours, d'inviter un petit poète du *Chat maigre* à nous dire des vers. Il a eu un succès fou. Rigault a été vexé et, depuis, il me bat froid. Je lui cherche un remplaçant, et j'ai pensé que vous pourriez me le fournir, vous qui connaissez tant de monde.

MADAME DE VOVES.

Voulez-vous Montreux?

MADAME HERBEAU.

Qu'est-ce qu'il a fait ?

MADAME DE VOVES.

Une *Histoire de la Phénicie.*

MADAME HERBEAU.

Est-il amusant ?

MADAME DE VOVES.

Non; mais il est décoratif.

MADAME HERBEAU.

C'est que j'en ai déjà beaucoup de décoratifs. J'en veux un qui soit amusant.

MADAME DE VOYES.

Voulez-vous Barillon ?

MADAME HERBEAU.

Si je veux Barillon ?... Vous le connaissez ?

MADAME DE VOYES.

Mon Dieu, oui. Je pense même qu'il va venir. Je vous le présenterai.

MADAME HERBEAU.

Ah ! ma chérie, vous me sauvez l'honneur. Rigault sera furieux. Et il reviendra.

## SCÈNE II

LES MÊMES, HÉLÈNE.

MADAME DE VOYES.

Bonjour, mignonne. Je sais d'où vous venez. Madame Herbeau vous a aperçue. Et comment avez-vous trouvé le discours de Barillon ?

HÉLÈNE.

Stupide.

MADAME DE VOYES.

Madame Herbeau dit qu'il a été fort spirituel.

HÉLÈNE.

Justement.

MADAME DE VOYES.

Vous êtes une petite fille bien sévère... Vous ne m'avez pas amené votre mari ?

HÉLÈNE.

Je l'ai laissé en passant à son lycée. Des leçons à donner. Ce qu'il en donne!... Le pauvre garçon en est complètement abruti.

MADAME DE VOYES.

C'est pour vous, ma chère Hélène.

HÉLÈNE.

Oui, je sais, c'est pour moi... Aussi je ne lui en veux pas.

MADAME HERBEAU.

J'ai entendu parler de M. Rousseau avec la plus grande estime.

HÉLÈNE.

Ah ! par qui ?

MADAME HERBEAU.

Mais... par un de ses amis... par un de nos amis communs... Je serais très heureuse de le connaître. Et tenez, je donne mardi une petite soirée travestie... Oh ! très intime. Voulez-vous me faire le plaisir d'y venir avec votre mari ?

HÉLÈNE.

Je vous suis bien reconnaissante, madame. Mais, pour dire les choses comme elles sont, notre modeste situation ne nous permet pas les bals travestis. Deux costumes, c'est une affaire pour un petit ménage.

MADAME HERBEAU.

Je n'accepte point cette excuse, mon enfant. Votre mari peut venir comme il voudra; et vous, avec le moindre chiffon, vous serez ravissante.

HÉLÈNE.

Si je l'étais, on ne manquerait pas de remarquer que c'est, comme vous dites, avec un chiffon; je le sentirais et cela me gênerait un peu. Je vous parle franchement, je dis toujours ce que je pense. Puis mon mari n'aime pas le monde. Ce serait pour lui une corvée, et je les lui épargne autant que je puis. Oh! oui, autant que je puis, je vous le jure! Je lui dois bien cela!

MADAME DE VOYES.

Pourquoi répondez-vous avec cette amertume, ma chère Hélène? Madame Herbeau pensait vous être agréable... Et pourquoi affectez-vous de vous croire ainsi malheureuse et déshéritée? Votre mari est un fort honnête homme, que tout le monde estime; votre position est modeste, mais des plus honorables. Les privations auxquelles elle vous oblige n'atteignent tout au plus que votre vanité. Et encore, ces privations, vous vous les imposez parfois gratuitement, comme aujourd'hui; et en même temps vous les portez avec impatience. Il faut être plus douce aux choses et plus calme, mon enfant.

HÉLÈNE.

Vous avez raison. J'ai en moi un méchant démon qui me souffle mille sottises. (A madame Herbeau.) Je vous demande pardon, madame.

MADAME HERBEAU.

Alors, vous viendrez à ma soirée?

HÉLÈNE, après un silence.

Non, madame.

MADAME HERBEAU, à mi-voix à madame de Voves.

Elle est bizarre, votre petite amie.

## SCÈNE III

LES MÊMES, BRETIGNY.

MADAME DE VOVES.

Arrivez ici, monsieur de Bretigny, qu'on félicite le premier clown des temps modernes, le Léotard des classes dirigeantes !

BRETIGNY.

Ah ! vous savez ?

MADAME DE VOVES.

Oui, que vous étiez magnifique sous le maillot à paillons ; qu'on a fort admiré vos biceps ; que vous avez soulevé des poids énormes, crevé des cerceaux en papier et fait le saut périlleux, d'un trapèze à l'autre, à vingt mètres au-dessus du plancher.

BRETIGNY.

Quinze seulement, chère madame.

MADAME HERBEAU.

Et moi, cher monsieur, permettez-moi de ne pas

joindre mes félicitations à celles de madame de Voves, mais de flétrir, au contraire, des fantaisies déshonorantes qui ravalent au rang des histrions et des baladins les derniers représentants de la noblesse française

BRETIGNY.

C'est très bien écrit. — Parlez-vous sérieusement?

MADAME HERBEAU.

Mais... presque!

BRETIGNY.

Je me défendrai donc. Que voulez-vous que fasse à l'heure où nous sommes un homme de notre monde? La politique lui est interdite. Elle est accaparée par d'autres baladins dont les exercices sont beaucoup plus dangereux, — pour les spectateurs, — et moins amusants. L'armée? c'est, en effet, le refuge de tous ceux qui ont le cœur un peu haut. Aussi en ai-je été. Mais on s'y ennuie trop en temps de paix. J'en avais assez de compter des boutons de guêtres. La littérature? je ne saurais et j'ose dire que je ne daignerais. Le naturalisme est trop plat et le dilettantisme trop stérile. Je trouve plus beau de jouir de sa vie que de l'écrire. Vous dites que j'avilis ma race? Je la relève! Vous connaissez les phrases des rhéteurs et des journalistes sur les derniers rejetons abâtardis des vieilles aristocraties. Eh bien! nous les régénérons, les rejetons abâtardis! Nous sommes forts, nous avons des muscles, comme les portefaix, — et comme nos ancêtres les guerriers francs, comme les compagnons de Charlemagne, qui n'étaient que des brutes superbes.

MADAME HERBEAU.

Hé! monsieur, soyez une brute tant qu'il vous plaira, mais soyez-le modestement, et ne convoquez pas les

populations au spectacle de vos acrobaties ! Ce qui me choque plus encore que l'affreuse matérialité de ces occupations, c'est leur publicité, c'est l'exhibition de vos torses, mon cher monsieur, et le goût de cabotinage qui se mêle à ces grossiers amusements.

BRETIGNY.

Mais point, chère madame ! nous nous amusons entre gens de notre monde, ou à peu près, et devant quelques belles personnes pleines de bonne humeur. Et encore une fois, l'exercice physique est chose noble. L'écriture et les travaux sédentaires, c'est affaire aux clercs et aux bourgeois. La vie complète et vraiment aristocratique est celle qui développe le corps autant que l'esprit. Les anciens avaient de beaux corps. Platon, madame, oui, le Platon de M. Rigault, était bâti comme un athlète. C'est une chose délicieuse que d'être un bel animal, aux mouvements souples et forts et d'en avoir conscience.

MADAME HERBEAU.

Mais l'amour, monsieur! vous l'avez oublié tout à l'heure dans votre petite revue des occupations humaines. Et je ne m'en étonne point ; car, Dieu merci ! les joies du trapèze vous font, vous et vos pareils, galants comme des valets d'écurie !

BRETIGNY.

Vous savez, chère madame, que les athlètes antiques étaient chastes. La gymnastique commande une grande discrétion sur le point auquel vous venez de toucher. Des rencontres rapides et rares avec les personnes accommodantes que nous convions à nos petites fêtes suffisent au gymnaste épris de son art. Ces nobles exercices le préservent des aventures honteuses où l'on

s'attarde et où l'on s'use. Et par là même ils lui assainissent l'âme; ils la préparent aux belles amours. Si quelque jour une femme digne d'être aimée se rencontre sur son chemin, soyez tranquille, il n'aura pas à regretter d'avoir développé son système musculaire, et sa compagne ne s'en plaindra pas non plus.

MADAME HERBEAU.

Eh! quoi, monsieur, réduisez-vous l'amour à des... gambades physiologiques? Ah! fi! vous êtes un abominable homme! Vous offensez toutes mes pudeurs! Vous me plumez l'âme! Je vous déteste, entendez-vous, je vous déteste!

## SCÈNE IV

LES MÊMES, BARILLON.

MADAME HERBEAU.

Ah! monsieur Barillon! venez à mon secours! On me souille, on me viole et je me meurs de honte!

BARILLON, ahuri.

Madame...

MADAME DE VOYES.

Monsieur Barillon, permettez-moi de vous présenter à madame Herbeau, une de vos ferventes, et à ma jeune amie, madame Pierre Rousseau.

BARILLON, à Hélène.

Ah! madame, vous n'êtes point une inconnue pour moi, et je suis depuis longtemps, sans que vous le

sachiez, un des respectueux admirateurs de votre grâce. Et tenez, pas plus tard qu'hier matin, je me suis permis de vous admirer, — de loin, — à l'exposition des *Arts incoercibles*. Vous étiez arrêtée avec votre mari devant la *Femme verte*, vous rappelez-vous? (A Bretigny.) Au reste, monsieur, quoique je n'aie pas encore eu l'honneur de vous rencontrer, je vous connais beaucoup par mon confrère Thénard, de l'Académie des sciences, qui fait le plus grand cas de votre caractère et de votre esprit.

Embarras général.

HÉLÈNE.

Vous vous trompez, monsieur. M. de Bretigny n'est point mon mari, et si vous avez pu m'apercevoir à cette exposition, c'est que mon mari m'avait confiée à la mère de M. de Bretigny, qui, tandis que nous regardions la *Femme verte*, s'était attardée devant une *Femme bleue*, de M. Jacobus Dupont. M. de Bretigny n'est point professeur de mathématiques et n'a jamais présenté de mémoire à l'Académie des sciences. Ce n'est qu'un moeste sportsman, clown à ses moments perdus.

BARILLON.

Excusez-moi, madame. (A part.) Je crois que j'ai fait une sottise.

MADAME HERBEAU.

Ah! monsieur, que je suis donc heureuse de faire votre connaissance! Il faut vous dire que j'aime à la folie les hommes de talent. Vous me voyez encore toute ravie de votre admirable discours! Ah! quel esprit! quel charme! quelle distinction!

HÉLÈNE.

Oui, M. Barillon a joliment blagué la vertu.

BARILLON.

Vous exagérez beaucoup, madame. Je l'ai louée... comment dirai-je?... avec un peu d'étonnement; et je n'ai fait en cela que m'inspirer des sentiments de mon élégant auditoire.

HÉLÈNE.

Justement; et cela ne fait pas notre éloge. Au fond, ces vieilles bonnes qui nourrissent leurs maîtres, ces marins qui repêchent des noyés, ces vieilles demoiselles qui soignent les malades, cela ne nous intéresse guère, n'est-ce pas ? Cela manque un peu de montant, la vertu. Alors, vous, avec un sourire supérieur, vous vous penchez sur ces petites gens, sur ces misérables, et vous nous montrez leurs côtés pittoresques. Vous en faites de bons types. Vous nous racontez leurs belles actions en style de vaudeville; et, tout en les louant, vous avez pitié de ces simples qui ne se doutent pas que la vertu est, comme dit l'un des vôtres, une sublime duperie, et vous semblez les excuser d'être vertueux. Et c'est à cet exercice d'esprit que nous venons applaudir. Quelle triste comédie ! On sent si bien que les gens du monde qui sont là se croient fort supérieurs à ces braves gens, qui sont de petites gens, qui appartiennent au même monde que leur cocher ou leur cuisinière et à qui l'on croit faire grand honneur en les récompensant pêle-mêle avec des hommes de lettres de troisième ordre, et des poétesses départementales ! C'est écœurant, quand on y songe. De grâce, laissons la vertu tranquille, épargnons-lui nos couronnes et ne la jugeons point. Vraiment, la compétence nous manque un peu trop pour cet office.

MADAME DE VOYES.

Ma pauvre enfant, quelle agitée vous êtes ! Faut-il tant

s'indigner parce qu'on donne un peu d'argent aux bonnes âmes qui font du bien pour qu'elles en fassent un peu plus ? Et si l'on met autour de cela du style et quelques jolies phrases, ce n'est pas un si grand mal. Vous vous plaignez qu'on récompense la vertu ? Que voulez-vous donc ? Qu'on récompense le vice ? M. Barillon ne sait plus où il en est.

BARILLON.

Oh ! moi je comprends très bien. Mais M. de Monthyon n'en reviendrait pas.

HÉLÈNE.

Ah ! c'est cela qui m'est égal, d'étonner M. de Monthyon ! Mais, du reste, je suis bien bonne de protester au nom de la dignité de vos lauréats ! Ce sont la plupart des humbles, n'est-ce pas ? des bêtes à bon Dieu, des résignés. Or, moi, je n'aime pas les résignés. Et puis, le plus bel effort de toutes ces âmes charitables, c'est en somme de prolonger l'existence et par conséquent la misère d'un tas de malheureux, et ainsi d'augmenter sur terre la souffrance qu'ils prétendent combattre. Ah ! qu'ils laissent donc faire la nature et la mort ! Parmi les naïfs que vous avez couronnés tantôt, il y a une bonne femme dont la spécialité est de recueillir les enfants trouvés, les enfants sans père ni mère. C'est-à-dire qu'elle les conserve pour la douleur et l'abandon. Elle les étoufferait si elle savait ce qu'ils doivent souffrir un jour.

MADAME HERBEAU, à madame de Voves, qui a pâli.

Vous ne semblez pas bien, chère amie ?

MADAME DE VOVES.

Non, ce n'est rien...

BARILLON, à Hélène.

Vous êtes pessimiste, madame ?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur, quoique cela m'ennuie bien. Il y a tant d'imbéciles qui le sont ! Il est vrai qu'il y en a aussi beaucoup qui ne le sont pas.

MADAME HERBEAU.

On n'est pas plus conciliante. Mais vous, Bretigny, ne défendrez-vous pas un peu ce pauvre M. de Monthyon ?

BRETIGNY.

Oh ! moi, madame, j'approuve beaucoup qu'on encourage la vertu dans les classes inférieures. Nous en avons besoin ; cela les aide à nous supporter. Maintenant, si j'étais, moi, vertueux, j'aimerais assez à l'être gratis.

MADAME DE VOYES.

Hé ! monsieur, c'est déjà bien joli de l'être toute sa vie pour douze cents francs une fois payés. Je voudrais bien vous y voir !

Bretigny se lève pour sortir.

MADAME HERBEAU.

En attendant, cher monsieur, me ferez-vous le plaisir de venir à ma petite soirée travestie de mardi prochain ?

BRETIGNY.

Mais bien volontiers ! Me voulez-vous en clown ?

MADAME HERBEAU.

Fi ! l'horreur !

BRETIGNY.

Je chercherai donc autre chose. Mais vous ne savez pas ce que vous refusez. (Saluant.) Mesdames...

Il sort.

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins BRETIGNY.

MADAME HERBEAU, à Barillon.

Et vous, monsieur, oserai-je vous inviter? Je n'ai pas besoin de vous dire que, pour vous, le travestissement n'est pas obligatoire. Vous trouverez chez moi plusieurs de vos confrères...

BARILLON.

Trop heureux, madame. Je sais que votre salon est un des derniers refuges des bonnes lettres et de la conversation...

MADAME HERBEAU.

Vous me flattez... Mais tenez, pourquoi ne vous le dirais-je pas? Je me sens entraînée vers vous par une sympathie impétueuse... Je donne parfois la comédie...

MADAME DE VOYES.

C'est vous qui le dites, ma chère.

MADAME HERBEAU.

Hein?... C'est un mot?... Ah! ma chère, qu'il est médiocre! Oui, c'est vrai, que je suis un peu... exubé-

rante. Je m'en trouve bien. Cela me soulage. Cela me détourne de mal faire... Donc, on joue quelquefois la comédie chez moi. Nous préparons quelque chose en ce moment... Nous avions songé au *Conte d'avril*. Mais tous mes acteurs font des vers faux, c'est plus fort qu'eux. Alors, en vous voyant, une idée m'est venue tout à coup. Cher monsieur, voulez-vous nous permettre de jouer sur mon petit théâtre votre délicieuse comédie des *Trois Ages*?.. C'est dit, n'est-ce pas ? Maintenant, quel rôle me conseillez-vous?

BARILLON.

Mon Dieu ! En fait de rôles de femmes, nous avons d'abord l'ingénue...

MADAME HERBEAU, simplement.

Oh ! non... Mais que diriez-vous de la petite princesse ?

BARILLON.

Parfaitement ! la petite princesse. (Saluant pour sortir.) Mesdames...

Il sort.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, moins BARILLON.

MADAME HERBEAU.

Il est charmant ! Il est charmant !

HÉLÈNE.

Oui, il a des façons de pince-sans-rire... (Se levant.)

Mais il se fait tard. (A madame Herbeau.) Madame, j'ai refusé assez sottement d'aller à votre fête. Maintenez-vous, quand même, votre aimable invitation? Je crois à présent que j'en profiterai. Vous me prendrez comme je serai, voilà tout.

MADAME HERBEAU.

Vous serez la bienvenue. Mais voulez-vous un conseil, petite madame? Costumez-vous en sphinx, cela vous ira merveilleusement.

HÉLÈNE.

Oh! mon secret n'en vaut pas la peine. C'est celui de tout le monde, je m'ennuie. (A madame de Voves.) Au revoir, madame.

MADAME DE VOVES.

Au revoir, mon enfant.

Hélène sort.

## SCÈNE VII

MADAME DE VOVES, MADAME HERBEAU.

Un silence.

MADAME HERBEAU.

Qu'avez-vous, chère amie? Je vous trouve si triste depuis quelque temps! Votre secret est-il le même que celui de la petite madame Rousseau? Non, n'est-ce pas? Ce sont les jeunes gens qui s'ennuient. Nous ne sommes plus assez jeunes, nous autres, pour nous ennuyer. Voyons, qu'avez-vous? Je vous avertis que je

n'y comprends rien! Vous êtes riche, indépendante; vous avez une réputation de bonté et d'esprit; vous êtes partout recherchée et fêtée. Et enfin, vous n'êtes pas, comme moi, une pauvre créature fort isolée en somme, qui passe le temps comme elle peut, et qui a des convives, non des amis. Avec les plaisirs de la liberté, vous avez encore un peu des douceurs de la vie de famille. Je n'ai qu'un salon, vous avez presque un foyer. Vous vivez avec un fils qui est bien le plus honnête garçon que je connaisse, le plus franc, le plus loyal, — sans compter un brin d'austérité qui lui va. Et vous êtes triste! mais triste! Oh! ne niez pas. Je ne suis qu'une étourdie, mais j'ai de bons yeux avec ceux que j'aime. Ou vous êtes malade, ou vous avez quelque peine cachée.

MADAME DE VOYES.

Voilà mon fils.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, ANDRE DE VOYES.

ANDRÉ.

Madame... Bonjour, maman... Savez-vous qui je viens de rencontrer à deux pas d'ici? Votre petite amie madame Rousseau et ce fat de Bretigny. Ils causaient avec une animation! Ils ne m'ont pas vu, et cela vaut mieux. Mais cette petite femme est bien imprudente.

MADAME DE VOYES.

Ah ! mon Dieu !

ANDRÉ.

Oh ! elle n'est encore qu'imprudente, croyez-le bien, et c'est parce que j'en suis persuadé que je vous dis ce que j'ai vu. Et c'est aussi parce que je sais que vous vous intéressez à cette jeune folle. Si vous pouviez, ma chère mère, la conseiller, l'avertir, vous rendriez un signalé service à mon vieil ami Rousseau, qui a si bien mérité de n'être pas malheureux.

MADAME DE VOYES.

J'essayerai, mon cher enfant, quoique cette jeune folle, comme tu dis un peu durement, ne soit pas très facile à conseiller ni à diriger. Mais c'est justement cela qui me rassure un peu. Elle a en elle quelque chose de fier et d'indomptable qui la préservera, j'espère. Elle peut être folle, elle n'est point vile.

ANDRÉ.

Eh ! qu'elle soit ce qu'elle voudra ! Ce n'est pas elle qui m'intéresse là dedans, c'est son mari. C'est à cause de lui que je vous préviens. En la sauvant, si c'est encore possible, c'est lui que je voudrais sauver.

MADAME HERBEAU.

Voilà un ami comme on n'en fait plus ! Généralement, ce n'est pas à préserver la vertu des femmes de leurs amis intimes qu'on voit les hommes occupés. Vous me rafraîchissez l'âme chaque fois que je vous rencontre, mon cher monsieur André.

ANDRÉ.

Madame, cela m'est tout à fait égal de passer pour un

honnête garçon. Je brave le ridicule. Mon affection pour Pierre Rousseau date de l'enfance. Nous avons été camarades de collège. C'était déjà un ours, un vrai mathématicien, — mais le cœur le plus sensible, le plus délicat, une âme de jeune fille. Il était pauvre, très pauvre et travaillait comme un bœuf. Pendant les dernières années de ses études, il donnait le jeudi, par-ci, par-là, des leçons qu'on ne lui payait pas bien cher, et dont il envoyait le produit à ses parents. Il a toujours eu, dans sa vie, des héroïsmes cachés, des dessous de dévouement et de sacrifice. Je les avais devinés et je l'admirais de tout mon cœur. En somme, une histoire banale comme tout, l'histoire de l'éternel ingénieur vertueux des romans et des comédies. Seulement Pierre Rousseau n'est pas ingénieur, mais professeur agrégé de mathématiques. De mathématiques spéciales, chère madame. Il n'est ni très beau garçon, ni très beau parleur, et il n'a pas du tout l'air d'un héros de roman. Et c'est pour cela qu'il est intéressant. Et puis, que voulez-vous, il est mon ami.

MADAME HERBEAU.

Mais comment cet homme austère et... un peu rustique, si je comprends bien, a-t-il pu épouser une petite créature aussi fine, aussi élégante et fringante que madame Rousseau?

ANDRÉ.

Madame Hélène est une orpheline, de naissance irrégulière, je crois, en tout cas assez mystérieuse, qui, mise au couvent à l'âge de cinq ans, n'en est sortie que pour se marier. Pierre la rencontra dans la famille d'une de ses compagnes de couvent, où elle était venue passer une partie de ses vacances. Elle avait alors dix-neuf ans. Ce garçon, si travailleur et si fort en mathé-

matiques, avait, comme je vous ai dit, un cœur très tendre et aussi un fonds de romanesque. Il fut séduit d'abord, bien entendu, par la grâce de la jeune fille, puis, s'il faut le dire, par l'étrangeté même de sa position et le mystère de sa naissance. Il s'y ajoutait une grande pitié pour l'orpheline délaissée. Rousseau pouvait, sans présomption, prétendre à la main d'Hélène qui n'avait qu'une dot assez modeste, quatre-vingt mille francs, je crois, et, naturellement, rien à attendre. Il la demanda, et elle ne se fit pas trop prier. Elle était bien aise d'être adorée ainsi (c'était la première fois), bien aise surtout de ne pas rentrer au couvent, ce qui, pour elle, était l'essentiel. Il l'épousa parce qu'il l'aimait. Elle se laissa épouser, parce qu'elle s'ennuyait. Voilà de cela trois ans et voyez où elle en est! Aux rendez-vous avec un fat, dans la rue, en attendant mieux.

MADAME HERBEAU.

Et le mari?

ANDRÉ.

Il ne se doute de rien, naturellement. Je crois pourtant qu'il souffre de n'être pas aimé... Mais, comme il travaille du matin au soir, il n'a peut-être pas trop le temps d'y réfléchir; et, comme il aime absolument sa femme, comme c'est pour elle, pour qu'elle ait une vie un peu élégante qu'il sacrifie ainsi la sienne, il se dit sans doute qu'étant aimée à ce point, il est impossible qu'elle ne finisse pas par l'aimer un peu. Hélas! son dévouement même se tourne contre lui. Ce brave homme de professeur, occupé tout le jour à donner des leçons, modeste d'allures, un peu gauche et silencieux dans le monde, semble à madame Hélène un fort petit personnage. Elle sait ou elle croit être d'un sang qui, si sa naissance eût été régulière, lui donnait droit à une

vie plus brillante, et son mariage lui semble une déchéance. Ma mère, par bonté d'âme, a eu le tort de l'attirer dans son monde. La petite femme y a senti plus amèrement la modestie de sa condition... Enfin, elle a eu le malheur de rencontrer Bretigny. Bretigny est un inutile et un vaniteux comme il y en a tant; mais il a de l'esprit; il mèle à sa frivolité quelque philosophie, des airs d'homme fort, d'homme supérieur et de dilettante. Ces prétentions de clubman nihiliste, cette façon de se mettre au-dessus des lois divines et humaines, jointe à la coupe de ses habits, ont séduit notre révoltée...

MADAME HERBEAU.

Mais c'est l'éternelle madame Bovary dont vous nous racontez l'histoire.

ANDRÉ.

Si vous voulez. Mais c'est une Bovary parisienne et pas du tout romantique. Et puis ici, le mari n'a rien de commun avec Charles Bovary, — si ce n'est son étoile. Rousseau est un mari amoureux et confiant, mais non pas un mari humble. Il ne croit pas du tout que sa femme lui ait fait une si grande grâce en l'épousant. Il pense lui avoir apporté au moins l'équivalent de ce qu'elle lui donnait. Il a une droiture d'esprit un peu revêche. Il considère que madame Hélène, en l'acceptant pour mari, savait fort bien à quoi elle s'engageait; et le jour où il apprendrait qu'elle manque à son devoir...

MADAME DE VOVES.

Eh bien?

ANDRÉ.

Ah! je vous réponds que celui-là ne serait pas un mari ridicule!

MADAME DE VOYES, très troublée.

Tu me fais peur, André. Heureusement les choses n'en sont pas où tu crois. Tu juges trop vite cette jeune femme. Tout le mal vient de son enfance si triste. De bonne heure elle a trouvé le monde mauvais et la destinée injuste. De là son amertume, ses libertés de jugement et de langage et son mépris des hommes à un âge où on les connait si peu. Mais je te l'ai déjà dit, cela même me rassure. Elle est, ou se croit trop désenchantée; elle a trop mauvaise opinion des hommes pour faire ce que vous craignez. Elle a eu le tort de se marier sans amour; et je ne suis pas sûre que M. Rousseau ait su la prendre comme il fallait. A vrai dire le brave garçon n'en a guère eu le loisir. Mais laissez faire le temps. Elle verra peu à peu quel honnête homme est son mari, et que le plus simple et le plus sûr c'est encore de lui être fidèle... Oui, elle le verra : car avec sa fantaisie un peu vive, elle a du sens et du cœur. Est-elle donc perdue, après tout? Mais vous êtes tous là à accabler cette pauvre petite. C'est injuste, à la fin!

ANDRÉ.

Nous sommes tous là... Nous sommes deux, bien comptés... et encore madame Herbeau n'a rien dit. Et quant à moi, je n'ai rien contre madame Rousseau, et je souhaite de tout mon cœur que vous ayez raison. Je le souhaite plus que je ne l'espère, voilà tout.

MADAME DE VOYES.

Écoute, mon enfant, n'en parlons plus. Ce sujet m'est très douloureux... Tu dois avoir besoin de passer chez toi avant dîner. Laisse-moi seule avec madame Herbeau.

ANDRÉ.

Comme il vous plaira, ma mère. Je ne vous en veux pas, moi... Sans rancune? (Saluant madame Herbeau.) Madame...

## SCÈNE IX

MADAME DE VOVES, MADAME HERBEAU.

Un silence.

MADAME HERBEAU.

Vous aimez beaucoup madame Rousseau?

MADAME DE VOVES.

Oui, je l'aime! Et vous ne pouvez imaginer ce que je souffre à voir se perdre cette pauvre enfant.

MADAME HERBEAU.

Mais est-elle si fort en danger? Je ne vous comprends plus. Vous disiez vous-même tout à l'heure que sa fierté et même ses affectations de désenchantement la préserveraient.

MADAME DE VOVES.

Je le disais, mais je n'en croyais pas un mot! Ne voyez-vous pas où elle en est? N'avez-vous pas deviné que, tout à l'heure, elle mentait en expliquant qu'elle était hier à cette exposition avec la mère de Bretigny? Elle ne la connaît seulement pas! N'avez-vous pas remarqué qu'après avoir refusé de venir à votre soirée, elle s'est ravisée quand elle a su qu'il y venait; qu'en se retirant, il lui a fait un signe que j'ai surpris et

qu'elle est sortie cinq minutes après lui, pour le retrouver sans doute au coin de la rue? Certes, je ferai tout pour la sauver, mais je me demande s'il est encore temps.

MADAME HERBEAU.

Oh! cela, j'en répondrais. Je n'en veux pour preuves que ses maladresses. S'en tiendra-t-elle là? C'est une autre question. Si elle doit aller jusqu'au bout, rien ne l'arrêtera, croyez-le bien. Mais, après tout, elle n'est pas la première jeune femme qui ait eu... des curiosités. Ces aventures-là ne tournent pas nécessairement au tragique.

MADAME DE VOYES.

Il faut tout prévoir. Son mari, comme vous l'a dit André, est une nature énergique et naïve, qui prend les choses terriblement au sérieux. S'il la savait coupable, il la tuerait, — ou la chasserait; et alors où tomberait-elle?— Ce n'est pas seulement son âme, c'est sa vie qui est peut-être en péril. Vous voyez bien qu'il faut la sauver!

MADAME HERBEAU.

Vous poussez tout au noir. Le mari peut tout ignorer, c'est même le plus probable. Et alors, en supposant qu'il soit impossible de retenir cette pauvre petite femme, espérons qu'une première expérience lui ôterait l'envie d'en tenter une seconde. Cela se voit, quoi que prétendent les moralistes. Soyez persuadée que, quand madame Hélène aura passé par là, elle s'arrangera beaucoup mieux de son mari; et peut-être l'aimera-t-elle. Sans cela, ils feront toujours mauvais ménage, vous verrez. Eh! mon Dieu, nous avons presque toutes de ces petites expériences dans notre passé. On n'en est que meilleure après, et plus tranquille.

MADAME DE VOVES.

Si vous croyez me rassurer!

MADAME HERBEAU.

Je vous dis ce qui me vient. Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que vous preniez cela si à cœur. Que feriez-vous de plus si madame Rousseau était votre fille?

MADAME DE VOVES.

Elle est presque ma fille. Sa mère me l'a confiée.

MADAME HERBEAU.

Intéressante, la mère?

MADAME DE VOVES.

Une femme qui abandonne son enfant n'est pas intéressante. Mais je l'aimais telle qu'elle était... Je veux remplacer cette pauvre morte et arrêter, si je puis, les conséquences de sa faute... C'est pour moi un devoir sacré.

MADAME HERBEAU.

Vous êtes étrange. N'a-t-on pas toujours assez de devoirs, sans en inventer?

MADAME DE VOVES.

Ils vont encore se rencontrer chez vous. Il faudrait veiller sur elle, sans qu'elle s'en aperçût. Puis-je compter, en cas de besoin, sur votre aide?

MADAME HERBEAU.

Vous savez que je vous suis toute dévouée... Mais ce que vous ferez ou rien...

## SCÈNE X

MADAME DE VOVES, seule.

Est-il vrai que nous ne nous perdions jamais seuls, que toute faute soit un germe malfaisant qui se propage, et que le mal que nous faisons ensemence toujours le mal dans d'autres âmes? Ne permettez pas, mon Dieu, que ma fille soit comme mon péché qui se renouvelle et qui marche devant moi. Montrez-moi, en la préservant, que vous m'avez pardonné. J'ai besoin de sa vertu pour me sentir absoute. Mais surtout, Seigneur, j'aime cette enfant de ma folie et de mes larmes, devenue l'instrument de mon expiation; et je ne veux point qu'elle souffre comme moi. Pour cela, je ferai tout, mais sans vous je ne puis rien! Sauvez-la, mon Dieu! et faites de moi ce qu'il vous plaira!

---

# ACTE DEUXIÈME

---

Chez madame Herbeau.

Une serre attenant au grand salon où on joue la comédie.
Deux portes au fond ; une porte de côté.

## SCÈNE PREMIÈRE

ANDRÉ, BRETIGNY, puis MADAME HERBEAU, HÉLÈNE et BARILLON.

On entend des applaudissements.

ANDRÉ.

Ouf! c'est fini. (Entrent Barillon avec madame Herbeau en toilette du XVIII^e siècle et Hélène.) Ah ! chère madame, tous mes compliments.

BRETIGNY.

Et tous les miens. Vous nous avez dit ce rôle de la petite princesse avec une finesse, une grâce, une émotion!

MADAME HERBEAU.

Je sens très vivement, voilà tout. Mais c'est M. Barillon qu'il faut féliciter. Sa pièce est si charmante, si

vraiment française Moi, cela m'a remis de l'article de Rigault, vous savez? dans la *Revue des Deux Mondes*.

BRETIGNY.

Sur Charlemagne?

MADAME HERBEAU.

Oui. Quelle étroitesse de point de vue! Il ne tient compte que des faits.

HÉLÈNE.

C'est pourtant si peu de chose en histoire!

MADAME HERBEAU.

N'est-ce pas? Avec une méthode pareille, pas de large compréhension, pas d'envolée. Il a l'air de marcher avec des semelles de plomb.

BARILLON.

Tout le monde sait d'ailleurs que les chroniques de Théobald, sur lesquelles il construit tout son échafaudage, sont absolument apocryphes.

HÉLÈNE.

Il n'y a que lui qui l'ignore!

MADAME HERBEAU.

J'ai été particulièrement choquée de ce qu'il dit des mœurs de Charlemagne... Il s'étend là-dessus avec une insistance!

BARILLON.

Rigault, madame, a eu une jeunesse austère. Il prend sa revanche; il faut l'excuser. C'est l'été de la Saint-Martin d'un homme qui n'en a pas eu d'autre.

* MADAME HERBEAU.

Oh! monsieur, soyez sûr que personne n'apprécie plus que moi son caractère et son talent.

HÉLÈNE.

Cela se voit assez.

MADAME HERBEAU.

Et *Fleur séchée*, le nouveau roman de Bernier, qu'en pensez-vous, monsieur Barillon?

BARILLON.

Mon Dieu, madame, je ne suis pas très libre pour parler de Bernier. Je l'admire beaucoup; mais il y a une telle différence entre nos deux natures d'esprit...

HÉLÈNE.

Que vous ne pouvez pas le souffrir?

BARILLON.

Je ne dis pas cela. Mais enfin, j'ai beau goûter l'ensemble de ses ouvrages; aussitôt que j'entre dans le détail...

HÉLÈNE.

Ça vous exaspère?

BARILLON.

Non, mais je ne comprends pas toujours bien; et je m'en veux, car c'est sans doute ma faute.

MADAME HERBEAU.

Moi, je vous avoue que j'adore les romans de Bernier. Je trouve cela d'une subtilité! d'une puissance d'analyse! d'une psychologie!... Ah! d'une psychologie!...

BARILLON.

Oui, beaucoup d'étalage. Un forceps pour extraire une souris.

MADAME HERBEAU.

Mais quelle science du cœur féminin!

BARILLON.

Qu'est-ce que c'est que ça, le cœur féminin? Il y a des femmes, et qui ont chacune un cœur, — du moins on le dit.

MADAME HERBEAU.

Mais quelle élégance de ton! et quelles exquises peintures des mœurs mondaines!

BARILLON.

Vous trouvez? Hum! Bien en toc, ses gens du monde. Ils s'appliquent trop à l'être. Et puis, voulez-vous mon avis? Ils disent qu'ils s'habillent à Londres. Ça n'est pas vrai. Ils s'habillent à l'*Old England*... vous savez? les voitures rouges... Au reste, tout ce que je dis là n'empêche pas Bernier d'avoir un immense talent et d'être un charmant garçon.

ANDRÉ.

Cela, je l'attendais. Chaque fois qu'on vient d'éreinter un confrère, on ne manque pas d'ajouter : Mais quel homme délicieux! et quel talent, — autrefois!

BARILLON.

Eh! c'est encore un hommage *. (A madame Herbeau.) Mais pardon, Madame, il faut que j'aille remercier mes autres interprètes *[1].

1. Ce qui est entre les deux astérisques peut être supprimé à la représentation.

## SCÈNE II

LES MÊMES, moins BARILLON, GONTRAN.

BRETIGNY.

Eh bien, Gontran, comment avez-vous trouvé la petite machine de Barillon ?

GONTRAN.

Oh ! très gentil, très gentil. (A madame Herbeau.) Madame, vous avez été ravissante... Mais, entre nous, où Barillon a-t-il vu le monde ? Avez-vous remarqué ? « Crème ou rhum ? » C'est immense ! Le comte a un tilbury, comme dans les romans de Balzac.

BRETIGNY.

Vous les avez lus ?

GONTRAN.

Non. Et l'amazone qui a un voile bleu et une cravache, — à pommeau ciselé, naturellement... Non, laissez-moi me tordre.

BRETIGNY.

Tordez-vous, Gontran.

GONTRAN.

Non, voyez-vous, il n'y a rien d'amusant comme les littérateurs quand ils se mettent à peindre les gens du monde.

HÉLÈNE.

Si ! Il y a les gens du monde quand ils se mettent à parler littérature.

MADAME HERBEAU.

Messieurs, voilà un quart d'heure qu'on danse sans vous, je vous en avertis. Ce coin est réservé aux personnes graves : sauvez-vous donc.

## SCÈNE III

ANDRÉ, seul.

Il a d'abord suivi les autres, puis revient sur ses pas.

Ah ! tant pis ! je reste ici, moi. Il fait trop chaud par là.

## SCÈNE IV

ANDRÉ, PIERRE ROUSSEAU.

ANDRÉ.

Tiens ! l'ami Pierre ! Dis donc, tu n'as pas l'air de t'amuser non plus ?

ROUSSEAU.

Mon ami, je sais que je suis ici, pour le moins, jus-

qu'à trois heures du matin. Or, je ne danse pas, je ne joue pas, je ne cause pas, car je ne connais à peu près personne ici, et, du reste, je n'ai rien à dire. De plus, je songe qu'il faut que je sois à huit heures à mon lycée, et que j'ai demain trois heures de classe et quatre heures de leçons particulières... Je te dis cela à toi... Dans ces conditions, il m'est difficile d'être d'une gaieté folle.

ANDRÉ.

C'est juste. Mais pourquoi te surmener à ce point? Tu n'as pas d'enfants...

ROUSSEAU.

Malheureusement.

ANDRÉ.

Pour qui donc fais-tu ce métier de galérien?

ROUSSEAU.

Hé! mon cher, il faut songer à l'avenir. Ma femme, comme tu sais, ne m'a pas apporté une grosse dot... Je ne puis compter que sur mon travail...

ANDRÉ.

Alors, tu fais des économies?

ROUSSEAU.

Non.

ANDRÉ.

C'est donc que tu as des vices secrets?

ROUSSEAU.

Toi, laisse-moi tranquille... Tu sais bien ce que c'est que la vie de Paris. Pour peu qu'on veuille un peu de confort chez soi et qu'on sorte de temps en temps...

ANDRÉ.

Oui, les robes coûtent cher, et les chapeaux, et les voitures et le reste. En sorte que tu t'éreintes le jour uniquement pour avoir le plaisir d'avaler ta langue la nuit, dans des embrasures de portes ! Ce n'est pas drôle, en effet. Et elle ne se doute même pas ?...

ROUSSEAU.

Qui, elle ?

ANDRÉ.

Pardon.

ROUSSEAU.

Écoute, André ; tu as là une mauvaise pensée. Mais, comme je suis sûr de ton amitié, j'aime mieux répondre à tes insinuations que de m'en fâcher. Eh bien, non, elle ne comprend pas ce que je fais pour elle. Ou plutôt, elle n'y pense pas ; et je me garde bien de troubler sa sécurité sur ce point. Elle est jeune, elle a de l'esprit, tout le monde lui fait fête. Il est tout naturel qu'elle trouve du plaisir dans ces réunions où je m'ennuie si fort ; et il est naturel aussi que je me sacrifie un peu pour qu'elle soit contente. Elle est trop jolie, trop élégante pour moi, faite pour vivre d'une autre vie et dans un autre monde. Ce n'est pas sa faute. Et tout cela, je le savais... ou je devais le savoir.

ANDRÉ.

Mais elle le savait aussi, il me semble.

ROUSSEAU.

Comment veux-tu ? Elle était trop jeune. Elle avait été élevée dans des conditions qui n'avaient guère développé en elle le sens pratique, mais plutôt des habitudes

de rêvasserie et des désirs de liberté. Je suis venu, mon affection l'a touchée, et elle ne s'est point demandé si nous étions bien faits l'un pour l'autre. C'est moi qui aurais dû me le demander. Mais voilà ! j'ai cru qu'elle m'aimait. Et, en effet, elle m'aimait un peu. Seulement... Comment te dire cela ?... J'en paraissais trop sûr et, par suite, j'ai peut-être été d'abord maladroit avec elle... Il aurait fallu plus d'esprit et de loisir que je n'en ai pour lui faire accepter une médiocrité de vie qu'elle n'avait sans doute pas prévue. En somme, je ne puis lui en vouloir. Notre malheur, à tous deux, c'est d'être trop différents... Te souviens-tu, dis ? du lourdaud que j'étais au collège ? Celui qui, à ce moment-là, aurait tiré mon horoscope, n'aurait pas manqué de dire : — « Ce garçon-là sera un brave homme et un bon travailleur. Il épousera quelque bonne fille de son pays, simple comme lui, une ménagère sérieuse et modeste ; il aura beaucoup d'enfants et vivra à peu près heureux dans son coin. » — Et me voilà le mari de la plus élégante petite femme, de la plus brillante, de la plus singulière ! Je n'ai, moi, aucun des dons qui pourraient la séduire, et il n'y a rien de commun dans nos pensées. C'est comme une étrangère que j'ai chez moi. Et cependant, je sens qu'il y a en moi une puissance d'affection et, si j'ose dire, un tas de bons sentiments qui devraient me faire trouver grâce à ses yeux. Mais je ne sais pas les lui montrer, et elle passe à côté sans les voir !

ANDRÉ.

Tu es malheureux ?

ROUSSEAU.

Eh bien, oui, là !... C'est stupide ; mais par moments je voudrais être un de ces jolis messieurs qui n'ont peut-être pas grand'chose dans la cervelle ni dans le

cœur, mais qui sont « du monde », qui savent s'habiller, qui ne sont point timides, qui lui disent des fadeurs et qui la font danser. Tiens, j'aime mieux ne pas les voir, et c'est pour cela que je suis venu me réfugier ici. Non pas que je sois jaloux, Dieu merci ! Elle juge ces pantins à leur valeur et passe son temps à leur dire des choses désagréables. Il faut lui rendre cette justice, qu'elle n'est point coquette. Mais, enfin, ces gens-là l'amusent, ils la font rire et elle se plaît avec eux. En vérité, quoiqu'elle soit trop fière, trop moqueuse, trop dédaigneuse, trop... je ne sais quoi pour être jamais à personne, il me semble pourtant qu'elle est à tout le monde plus qu'à moi. Et c'est cela qui est dur.

ANDRÉ.

Voyons, mon ami, n'exagère rien. Deux ou trois mauvaises heures sont bientôt passées... et tu as ta revanche en rentrant.

ROUSSEAU.

Tu crois ?

ANDRÉ.

Ah ! mon pauvre vieux ! mon pauvre vieux !

ROUSSEAU.

Hein ! Quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que tu as ? Ah ça ! mon cher ami, je te serais obligé de ne pas me plaindre si fort ! Il n'y a pas un mot de vrai, entends-tu ? dans tout ce que tu m'as fait dire !... Ce n'est rien, au fond, absolument rien. J'ai pleine confiance en elle et elle le mérite. C'est l'essentiel, cela. Et pour le reste, comment pourrait-elle savoir, puisque je n'ose rien lui dire ? André, je t'en supplie,

ne va pas la juger mal. Tu m'as pris dans un moment de mauvaise humeur, de rancune injuste. Tout cela, parce que je m'ennuie au bal. Ah ! tiens, je suis une brute, une simple brute !

ce moment, Gontran et un monsieur entrent dans la serre, puis s'arrêtent dans l'embrasure d'une des portes, et regardent dans le grand salon.

## SCÈNE V

LES MÊMES, GONTRAN, UN MONSIEUR.

LE MONSIEUR.

Rudement jolie, cette petite femme !

GONTRAN.

Laquelle ?

LE MONSIEUR.

Là... tenez... avec Bretigny.

GONTRAN.

Ah ! oui. Je ne la connais pas, mais voilà trois fois qu'elle valse avec lui. Il ne s'ennuie pas, Bretigny.

Rousseau s'est levé, malgré un geste d'André pour le retenir. Il a vu la femme dont on parlait et entre dans le grand salon, par la porte de droite, à la suite de Gontran et du monsieur.

ANDRÉ, à Rousseau.

Où vas-tu ?

ROUSSEAU, brusquement.

Laisse-moi. Je vais voir danser. Ça m'amusera peut-être.

ANDRÉ.

Oh ! mais je ne te quitte pas comme ça.

Au moment où il sort avec Rousseau par la porte de gauche, Hélène et Bretigny entrent en valsant par l'autre porte.

## SCÈNE VI

### HÉLÈNE, BRETIGNY.

BRÉTIGNY.

Il suit des yeux Rousseau et André.

Voilà une sortie pleine d'à-propos.

HÉLÈNE.

De qui parlez-vous ?

BRETIGNY.

De votre mari, qui va vous chercher dans le grand salon.

HÉLÈNE.

Eh bien...?

BRETIGNY.

Qu'il cherche ! n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Je n'ai pas dit cela.

BRETIGNY.

Non; mais vous pensez qu'il vous trouvera plus facilement si nous restons ici ?

HÉLÈNE.

Vous êtes sûr ?

BRETIGNY.

Et vous ?

HÉLÈNE.

Restons donc... en l'attendant.

BRETIGNY.

Ça, c'est gentil... Nous allons causer bien tranquillement, voulez-vous ? (Il la fait asseoir.) Là !... Le croyez-vous, à présent, ce que vous ne vouliez pas croire l'autre jour ?

HÉLÈNE.

Quoi ?

BRETIGNY.

Que je vous aime.

HÉLÈNE.

Non, vous vous trompez. Vous n'aimez que vos chevaux... et votre tremplin. Vous avez le cœur sec comme du bois mort; vous vous appliquez à voir les hommes aussi plats et le monde aussi laid que possible, — sans doute parce que cette façon de voir vous est commode et vous absout d'avance, à vos propres yeux, de tout ce que vous pouvez vous permettre. Vous passez votre vie à railler toutes les illusions et tous les sentiments naïfs... Comment voulez-vous que je vous croie ?

BRETIGNY.

Hé! qu'est-ce que cela fait, ce que je dis devant les autres : Mon ironie et mon prétendu désenchantement, tout cela n'est qu'un masque... Suis-je donc obligé de montrer aux indifférents le fond de ma pensée et de mon cœur? Mon histoire est bête comme tout, et elle est bien vieille, allez! On raille, on nie la passion, on se croit très fort, on se dit invulnérable... Et puis un beau jour on rencontre une femme... celle qu'on n'attendait pas; on reçoit un coup en plein cœur... on aime... et l'on sent qu'il n'y a au monde que l'amour qui vaille la peine de vivre.

HÉLÈNE.

Vous ne pouvez parler autrement. Au point où nous en sommes, ne pas me jurer que vous m'aimez serait de l'impertinence. Vos ingénieux discours ne prouvent donc rien, sinon que je ne vous déplairais pas comme maîtresse. Mais cela, vous n'avez pas besoin de me le dire et vous comprendrez que cela ne me suffise point!

BRETIGNY.

Comment donc faire pour vous convaincre? Ah! vous me croiriez si vous m'aimiez vous-même. Voyons, m'aimez-vous un peu!

HÉLÈNE.

Oui, un peu, mais... comment vous dire cela? Je ne sais pas si c'est vous, si c'est votre personne que j'aime, ou seulement ce que vous représentez pour moi, c'est-à-dire autre chose que ce que j'ai, une autre existence, un autre monde. Si cela n'était ridicule, je dirais que je suis une âme inquiète... Mais je n'en sais pas plus long.

On a rendu l'amour difficile aux femmes d'aujourd'hui. Elles sont trop averties. La conversation et les livres ne leur laissent plus assez d'illusions. Elles ont la science avant l'expérience... Si je vous crois, si je vous cède... combien cela durera-t-il ?

BRETIGNY.

Toujours. Mais pourquoi me le demandez-vous? Vous savez bien que je ne puis vous faire une autre réponse. Toujours, c'est-à-dire aussi longtemps que vous m'aimerez.

HÉLÈNE.

Mais mon mari ?

BRETIGNY.

Vous ne l'aimez pas.

HÉLÈNE.

Je l'estime.

BRETIGNY.

C'est ce que je disais. Hé! nous ne lui voulons pas de mal... Ne parlons pas de lui, cela vaudra mieux.

HÉLÈNE.

Mais si j'allais me tromper? Si je n'allais point trouver, dans l'aventure où vous voulez m'engager, ce que j'y cherche et ce que j'en attends ? En somme, ce que j'aime en vous, ce n'est peut-être que l'inconnu. Quand il n'y en aura plus, quand j'aurai vu, quand je saurai, si j'allais dire : Quoi! ce n'est que cela?

BRETIGNY.

Que voulez-vous que je réponde? Il n'y a qu'une chose que je puisse vous garantir : mon grand amour

pour vous. Si la réalité doit être inférieure à votre rêve, je l'ignore aussi bien que vous,— et vous n'avez qu'un moyen de le savoir...

HÉLÈNE.

Mais ce qui m'attends après, — même en supposant que l'épreuve ait d'abord réussi? Ce qui m'attend quand l'heure qui vient toujours sera venue : l'abandon, l'amertume, le remords... On connaît le dénouement habituel de ces sortes d'aventures.

BRETIGNY.

Eh oui! voilà des siècles qu'on dit cela aux femmes! Le théâtre et les romans le leur répètent tous les jours et les moralistes leur en rebattent les oreilles. Et elles ont continué d'obéir à leur cœur, et elles ont bien fait! car il y a des heures que rien ne paye trop cher. Mais au reste elles n'étaient pas libres de faire autrement... Quelle chose étrange! Vous allez être à moi, je le sens, je le veux... et vous passez votre temps à gâter, à détruire d'avance notre rêve commun. Voilà vraiment une singulière conversation d'amour! Et comme ces « si » et ces « mais », comme toute cette chicane est indigne de vous! Donnez-vous donc franchement et fièrement! Vous n'êtes point comme les autres femmes...

HÉLÈNE.

Oui, oui, je sais, le grand argument! celui auquel les femmes se laissent toujours prendre : « Vous n'êtes point comme les autres! »

BRETIGNY, lui prenant la main.

Hélène! Hélène! C'est vous qui m'accusiez tout à

l'heure de manquer de naïveté et de foi. Que dirai-je de vous? Comme il faut que vous ayez souffert, et quelle rancœur a dû s'amasser en vous pour que vous ayez le courage de railler en ce moment!... Vous voyez bien que vous n'êtes pas comme les autres femmes! Et c'est pour cela que je vous aime. Je vous comprends si bien! J'aime l'amertume de votre esprit, votre grâce indocile, vos fiertés, vos mouvements de révolte... Et vous aurez beau faire, c'est cela même qui vous jettera dans mes bras. Ce qui vous trouble au fond, c'est un grand désir d'aimer, — et de vivre pleinement. N'en ayez point de honte et n'y résistez plus; ce serait inutile. Il y a quelque chose de plus fort que la raison et les raisonnements, de plus fort que l'expérience, la peur, le doute et même l'ironie (Il la prend par la taille.), ce qui fait qu'en ce moment vous frémissez sous mon étreinte et que je suis remué, moi, jusqu'au fond du cœur... (A ce moment André et madame de Voves paraissent à la porte de droite. Bretigny, qui a pris Hélène par la taille, les aperçoit et fait comme s'il continuait de danser.)

HÉLÈNE.

Qu'est-ce que vous faites?

BRETIGNY.

Chut!... Les gendarmes!... Dites-moi que vous viendrez demain... où je vous ai dit.

HÉLÈNE.

Demain? Vous n'y penserez plus.

Ils sortent par la porte de gauche.

## SCÈNE VII

ANDRÉ, MADAME DE VOYES.

ANDRÉ.

Vous avez vu?

MADAME DE VOYES.

J'ai vu madame Rousseau danser avec M. de Bretigny.

ANDRÉ.

C'est tout?

MADAME DE VOYES.

Y a-t-il autre chose? *

Un temps.

ANDRÉ.

Je viens de causer avec Rousseau. Le pauvre garçon m'a fait de la peine.

MADAME DE VOYES.

Qu'est-ce qu'il a?

ANDRÉ.

Si vous croyez que c'est agréable, pour un homme qui travaille tout le jour, de traîner comme cela sa femme de soirée en soirée!

MADAME DE VOYES.

Ce n'est que cela? Tu m'avais fait peur. Bah! cela lui arrive une fois par semaine, deux fois au plus.

ANDRÉ.

C'est encore trop... Je crains décidément que vous

n'ayez pas rendu un très bon service à madame Rousseau — et à son mari, — en les attirant ainsi dans votre monde.

MADAME DE VOYES.

J'ai beaucoup d'amitié pour Hélène. Je l'invite ou la fais inviter, parce que cela lui fait plaisir et me permet de la voir plus souvent. Puis ce monde était celui de sa mère, après tout. Enfin, la corvée n'est pas plus dure pour M. Rousseau que pour d'autres maris, et il pourrait se dispenser de te faire ses doléances.

ANDRÉ.

Pierre ne m'a rien dit, ma mère. Seulement, comme je le connais, je devine qu'il est très malheureux et qu'il a d'autres ennuis que celui de stationner dans un bal... Mais vous, êtes-vous contente du succès de votre petite amie? Ce qui fait le malheur des uns... Demandez le reste à Bretigny.

MADAME DE VOYES.

Quoi donc! Qu'y a-t-il encore? * [1]

ANDRÉ.

Il y a que madame Rousseau et lui ne se quittent plus, et qu'on le remarque, et qu'on en cause. Vous le savez aussi bien que moi!

MADAME DE VOYES.

Oui, je le sais. Je ne voulais pas t'en parler : j'ai si grand peur de la sévérité de tes jugements sur elle! Je t'en prie, ménage-la dans ta pensée. Qui sait s'il n'y a pas, dans tout cela, de la faute de son mari? Je suis

1. Ce qui est entre les deux astérisques peut être supprimé à la représentation.

bien sûre, moi, qu'elle n'est pas mauvaise. Il faut qu'il y ait entre eux quelque horrible malentendu... C'est un très brave homme, ton Rousseau; il a, si tu veux, toutes les vertus. Mais, enfin, pourquoi n'a-t-il pas su se faire aimer?

ANDRÉ.

Hé! parce qu'elle n'a pas de cœur!

MADAME DE VOYES.

Non, non, ne dis pas cela. Je te jure qu'elle n'est pas ce que tu crois... Inquiète seulement et tourmentée... L'esprit faussé, dès l'enfance, par l'injustice d'un malheur où elle ne comprenait rien, et, par suite, ne sachant plus maintenant voir le bonheur où il est. Mais cela viendra. Elle saura un jour... En attendant, il faut la plaindre.

ANDRÉ.

La plaindre? Vous n'avez que cela à dire, ma chère mère. Et pourquoi la plaindre? Que lui manque-t-il donc? Elle a un mari qui l'adore, qui, si elle avait les goûts de sa condition, la ferait vivre largement par son travail, et qui, sans qu'elle s'en doute, lui fait le plus grand honneur. Car Pierre n'est pas seulement, comme vous dites, un brave garçon (ce qui serait déjà joli). c'est l'homme le plus noble et, sous ses modestes allures, du caractère le plus élevé que j'aie rencontré dans ma vie. Il est possible que je le dépasse dans l'art de nouer une cravate, et que madame Hélène, bien qu'elle me déteste d'instinct, me trouve plus « distingué » que lui. Mais moi, qui le connais, je sais le peu que je suis à côté de cet homme simple; et ce n'est pas seulement de l'amitié que j'ai pour lui, c'est du respect. Si je ne suis pas devenu un inutile et plat viveur, c'est à mon vieux Pierre, c'est à son influence que

je le dois. Et voilà l'homme que cette toquée dédaigne! Et c'est elle que vous plaignez! Moi, c'est lui que je plains et de tout mon cœur! Elle se dit révoltée. Contre quoi? Contre le devoir, — contre le devoir le plus sacré et en même temps le plus facile. Voulez-vous que je vous dise? C'est une fille! comme sa mère, apparemment!

MADAME DE VOYES.

André!

ANDRÉ.

Oui, je sais, il ne faut pas y toucher non plus à celle-là. C'était votre amie... Au fait, vous ne m'avez jamais conté cette histoire. Pierre me l'a dite un jour en deux mots, et je n'ai pas demandé de détails, naturellement... Qu'est-ce que c'était que cette femme? Où l'avez-vous connue? Comment s'appelait-elle?

MADAME DE VOYES.

Tu comprendras, mon enfant, qu'il ne me soit pas permis, même aujourd'hui, de te dire son nom.

ANDRÉ.

En voilà une qui a su se cacher, au moins! Car j'ai connu toutes vos amies, et je n'en vois aucune sur qui mes soupçons puissent s'arrêter avec quelque vraisemblance... Était-elle mariée?

MADAME DE VOYES.

Oui, mariée sans amour, comme nous le sommes presque toutes.

ANDRÉ.

Qu'était son mari?

MADAME DE VOYES.

Un Bretigny, si tu veux; moins intelligent peut-être.

Au bout de trois ans de mariage, il était retourné aux filles, et toute vie commune avait cessé entre sa femme et lui. Elle était fort jeune encore, assez romanesque et très courtisée. C'est alors qu'elle rencontra le père d'Hélène. C'était... oh! mon Dieu! c'était encore un Bretigny, celui-là! Je ne sais vraiment pas, de lui ou du mari, lequel valait le mieux.

ANDRÉ.

Mais comment votre amie est-elle sortie de l'usage qui est, je crois, de faire endosser tous les enfants au mari? Est-ce par loyauté ou par nécessité?

MADAME DE VOYES.

Par loyauté. Je te jure que ce n'est point un héroïsme que je lui attribue après coup. Elle aurait pu se rapprocher de son mari. Mais c'était une femme très fière et prête à tout plutôt que de s'abaisser à cette comédie... Aujourd'hui... ne t'indigne pas... mais je me demande si sa loyauté avait raison, et s'il ne valait pas mieux pousser la trahison jusqu'au bout que de sacrifier une innocente enfant. Sa faute l'avait mise dans une de ces situations qui ne vous laissent le choix qu'entre deux mauvaises actions. Je me demande parfois si elle n'a pas choisi la pire!

ANDRÉ.

Oh! ne dites pas cela, ma mère... Ainsi, la naissance de l'enfant a été secrète?

MADAME DE VOYES.

Absolument.

ANDRÉ.

Mais comment a-t-elle pu cacher à son mari...?

MADAME DE VOYES.

Ils avaient coutume de voyager chacun de son côté. Mon amie dissimula son état le plus longtemps qu'elle put. Puis elle prétexta un voyage pour sa santé. Je partis avec elle.

ANDRÉ.

Oui, je me souviens. J'avais six ans et c'était la première fois que vous me quittiez. Mon père ne s'occupait point de moi, et vous m'aviez laissé tout seul à la campagne avec ma gouvernante... Et vous ne reveniez toujours pas! J'étais bien petit, mais je ne pouvais pas me consoler.

MADAME DE VOYES.

Ah! mon pauvre enfant, le triste voyage! C'est à Genève, dans une chambre d'hôtel, obligée de mentir du matin au soir, de se cacher, d'acheter le silence des mercenaires, parmi la plus affreuse détresse morale, et des terreurs et des écœurements sans nom, qu'elle mit au monde sa pauvre petite fille. L'enfant fut inscrite à l'état civil comme née de père et mère inconnus. Je me souviens qu'un garçon d'hôtel et un clergyman qui se trouvait là signèrent en qualité de témoins. On mit l'enfant en nourrice, dans un village loin de Paris, et quand elle eut cinq ans, au couvent des Visitandines de Tours, dont je connaissais la supérieure.

ANDRÉ.

Et le père?

MADAME DE VOYES.

Ah! oui, le père... Eh bien, mais il s'était conduit en homme du monde. Il avait d'abord insinué à mon amie avec des tours de phrase charmants que... l'acci-

dent n'était peut-être pas irréparable, et, qu'après tout, elle avait un mari; et, peu de temps après, il s'était... dérobé, toujours avec des formes exquises, en jurant de s'occuper de l'enfant et de l'adopter plus tard... Puis vint la guerre. T'ai-je dit qu'il était officier de cavalerie? Il fit son devoir et mourut bien. Cette mort lui épargna sans doute des lâchetés futures. Au fond, j'ai toujours pensé qu'il n'était pas très convaincu de sa paternité, — sans doute parce que cette idée, lui était désagréable. Mais il faisait semblant d'y croire, par politesse. Il n'était pas méchant. Pauvre garçon!

ANDRÉ.

Jusqu'ici, ma mère, votre amie n'est qu'une pauvre créature, dont il faut peut-être avoir pitié. Mais ensuite?... Quand est elle morte?

MADAME DE VOVES.

Mais... neuf ou dix ans après.

ANDRÉ.

Ainsi, cette mère a vécu dix ans sans se soucier de sa fille. Car je le sais par Pierre, vous seule alliez voir mademoiselle Hélène à son couvent.

MADAME DE VOVES.

Sa mère y allait aussi, quelquefois, en se donnant, comme moi, pour une vieille amie des parents d'Hélène.

ANDRÉ.

Elle y est allée quelquefois! Ah! c'est très bien de sa part! C'était certes une femme prudente! Pourtant elle devait jouir de quelque liberté, puisqu'elle avait pu dissimuler son aventure à son mari... Vous vous trompiez tout à l'heure, ma mère. Ce n'est pas par loyauté

qu'elle s'était refusée à introduire à son foyer un enfant adultérin. C'est qu'elle n'a pas pu, c'est que les moyens lui ont manqué de pousser la trahison jusqu'au bout. Une femme qui aurait conservé dans sa chute, le courage et la probité que vous attribuez à votre amie, n'aurait pas abandonné son enfant! Une femme si fière dans la faute n'aurait pas été une si mauvaise mère!

MADAME DE VOVES.

Défie-toi, mon enfant, de la raideur de ta logique... Tu as la meilleure âme du monde et l'esprit le plus droit. Mais, crois-moi, il y a bien des choses où tu n'entends rien. L'homme et la femme sont parfois plus compliqués que tu ne penses. Prends garde de manquer d'intelligence et de bonté. Je ne puis d'ailleurs te dire certaines choses qui t'aideraient à comprendre... Ne juge pas les autres avec tant d'assurance; n'aie pas la vertu impitoyable!

ANDRÉ.

C'est que je vois clairement tout le mal que cette femme a fait, et qui continue de fructifier après elle!... Ne l'excusez pas, ma mère. J'en appelle à vous-même. Auriez-vous fait comme elle, à sa place?... Pardon! ma question est absurde et suppose l'impossible... Mais, voyons! vous qui êtes une mère si adorable et si tendre, quelle qu'ait été cette femme et dans quelques conditions qu'elle ait mis cette enfant au monde, pouvez-vous comprendre qu'elle l'ait délaissée à ce point? A quel orgueil, à quel intérêt l'a-t-elle sacrifiée? Si jamais madame Rousseau est une femme perdue, croyez-vous que son enfance abandonnée et l'indifférence de sa mère n'y auront été pour rien? Je ne comprends pas vos indulgences, sans doute parce que je n'ai pas votre

vertu. Jamais je ne pourrai concevoir qu'il n'y ait pas des devoirs qui priment tout, dont rien au monde ne saurait excuser l'oubli ; et je vous déclare, moi, que cette femme....

MADAME DE VOYES.

Tais-toi, André, tais-toi ! Certes, elle a été coupable. Mais, je te jure, mon enfant, que ce n'est pas à toi de la juger... Si tu l'avais connue, tu n'aurais pas eu le courage de la maudire. C'est vrai, elle a été longtemps une mère négligente. Cependant elle s'est occupée de sa fille et elle est allée la voir beaucoup plus que tu ne crois... Et depuis, ah ! comme elle s'est repentie !... car je ne t'ai pas dit la vérité tout à l'heure. Elle vit encore... Elle a un fils. Elle l'avait avant sa faute. Il a ton âge. Elle l'aime avec une infinie tendresse, et a su lui mettre au cœur la haine du mal. Au temps où elle était le plus coupable, c'est par là qu'elle croyait se racheter. C'est à cause de lui, pour qu'il ne sût jamais rien, pour qu'il n'eût pas, hélas ! à la juger, que la malheureuse a tout fait. Ce fils est sa seule consolation, sa seule joie au monde... Mais, si jamais il avait des doutes, s'il l'interrogeait, s'il lui parlait comme tu viens de le faire... Ah ! je te jure qu'elle aimerait mieux être morte !

Un silence.

ANDRÉ.

Ma mère, que désirez-vous que je fasse ?

MADAME DE VOYES.

Veille sur Hélène. Mais que ce ne soit pas seulement par amitié pour son mari. Que ce soit aussi par affection pour elle. Tu le dois.

Elle sort rapidement par la porte de côté.

## SCÈNE VIII

ANDRÉ, puis BRÉTIGNY et HÉLÈNE, puis ROUSSEAU.

Bretigny et Hélène entrent en dansant, puis s'arrêtent.

BRETIGNY, à Hélène.

Madame, je vous rappelle que vous m'avez promis la prochaine valse.

ROUSSEAU, s'avançant brusquement.

Je vous demande pardon, Monsieur. (A Hélène.) Il est trois heures. Je suis rompu de fatigue, et vous savez à quelle heure il faut que je sois sur pied... Nous allons partir, si vous le voulez bien.

HÉLÈNE

Mais...

ROUSSEAU.

Je vous en prie.

HÉLÈNE.

C'est bien, je vous suis.

ANDRÉ, allant vers Rousseau et lui serrant la main.

Bonsoir, mon cher vieux.

ROUSSEAU.

Bonsoir.

## SCÈNE IX

### ANDRÉ, BRETIGNY.

ANDRÉ, comme prenant une résolution.

Allons! (A Bretigny.) Écoutez-moi bien, Bretigny. Ce que j'ai à vous dire est un peu étrange. Je manque à toutes les règles de convenance et de bon goût. Mais je me sens obligé en conscience de passer par-dessus. Je vous affirme que j'obéis aux mobiles les plus pressants et à la fois les plus désintéressés, et que ma démarche enfin, si bizarre qu'elle puisse vous paraître, n'a dans mon intention rien d'offensant pour vous.

BRETIGNY.

Peste! Quel préambule! Allons, dites vite.

ANDRÉ.

Vous n'êtes pas un méchant homme, n'est-ce pas? Vous cherchez votre plaisir où vous croyez le trouver, mais vous ne faites pas le mal sciemment? Et si, tout près de le faire, j'entends un mal profond, irrémédiable, hors de toute proportion avec le plaisir que vous en tireriez; si, tout près de commettre une action qui serait pour d'autres êtres l'origine d'infinies souffrances, on vous avertissait loyalement, sans intérêt et sans haine, vous seriez capable de vous arrêter à moitié chemin?

BRETIGNY.

Espérons-le... Mais où voulez-vous en venir avec ces propos solennels?

ANDRÉ.

A ceci : Ne devenez pas l'amant de madame Rousseau.

BRETIGNY.

Hein ! Quoi ? Ai-je bien entendu ? Je pensais bien, après toutes vos préparations, que vous alliez me dire quelque chose d'un peu extraordinaire. Mais là, vrai ! je ne m'attendais pas à cela.

ANDRÉ.

Ne riez pas ; il n'y a pas de quoi.

BRETIGNY.

Je rirai si cela me plaît, mon cher. Je devrais peut-être prendre la chose autrement. Mais vous vous êtes entouré d'un tel luxe de précautions qu'il m'est difficile de me fâcher. Je vous poserai seulement deux questions. D'abord, où avez-vous pris que je veux être l'amant de madame Rousseau ?

ANDRÉ.

Depuis un mois vous lui donnez des rendez-vous dans les rues et dans les musées, et vous l'avez, peu s'en faut, compromise ce soir. Ne niez pas l'évidence. A quoi bon ?

BRETIGNY.

Alors, vous m'espionnez ?

ANDRÉ.

Ne cherchez pas à m'offenser... Je suis venu, moi, vous adresser une prière, — tout le contraire d'une provocation !

BRETIGNY.

Soit, continuons. Voici ma deuxième question, et c'est par celle-là que j'aurais dû commencer. De quel droit me faites-vous... cette prière comme vous l'appelez? Vous n'êtes ni frère, ni parent de madame Rousseau et votre intervention est aussi blessante pour elle que pour moi... L'aimeriez-vous par hasard?

ANDRÉ.

J'aime son mari et je lui suis dévoué jusqu'à la mort.

BRETIGNY.

Vous êtes inouï, mon cher. Certainement, vous ne vous rendez pas compte du grotesque de votre conduite.

ANDRÉ.

Je vous répète qu'il ne me plaît pas de me sentir offensé par vous, — du moins en ce moment.

BRETIGNY.

Vous êtes patient.

ANDRÉ.

Je tâche de l'être. Reprenons. Vous avez pour madame Rousseau ce qu'on appelle un caprice. Vous la désirez. Vous voulez l'ajouter à votre liste. Mais l'aimez-vous? Soyez sincère. Seriez-vous disposé, en cas de malheur, à tout quitter pour elle et à lui consacrer votre vie?

BRETIGNY.

Ah! décidément, mon cher, vous vous mêlez trop de ce qui ne vous regarde pas... Eh! laissez à son mari le soin de la défendre!

ANDRÉ.

Son mari ? Souhaitez qu'il ne se mêle jamais de vos affaires. C'est un bon avis que je vous donne.

BRETIGNY.

Mon cher, voilà un mot plus maladroit que tout le reste et qui ne me permet plus de vous entendre. Je fais ce que je veux, madame Rousseau fait ce qui lui plaît, et je vous prie de me laisser tranquille.

ANDRÉ.

Ne comptez pas que je vous quitte avant de vous avoir tout dit. Ce qui vient de vous faire parler, c'est un misérable mouvement de vanité masculine. Eh ! je ne doute pas de votre courage et je n'ai pas prétendu vous faire peur... De grâce, n'achevez pas l'œuvre mauvaise que vous avez commencée. Ce que vous faites, vous l'ignorez peut-être ; je vais vous le dire. Voilà une jeune femme, inquiète, faible, il est vrai, — imprudente et curieuse, si vous voulez, — mais honnête jusqu'à présent. Elle a un mari qui l'adore, pour qui elle est tout, et pour qui sa trahison serait la plus effroyable des douleurs. Cette femme, vous ne pouvez pas dire que vous l'aimez. Ce que vous attendez d'elle, mille autres vous le donneront. (Bretigny fait un geste de dénégations.) Oh ! à peu près et sans préjudice pour personne. Alors, pourquoi la choisissez-vous ? Si cette femme vous croit, si elle vous cède, c'est sûrement une âme perdue (ne souriez pas) et probablement deux existences. Et cela ne vous arrête point ? (Geste ironique de Bretigny.) Mais vous faites donc le mal exprès, sans intérêt, pour l'unique plaisir de le faire ? Ah ! tenez, cela est lâche, vil et méchant !

BRETIGNY.

Dites-moi, cher monsieur, maintenez-vous ces derniers mots?

ANDRÉ.

Parfaitement.

BRETIGNY.

Vous ne refuserez pas au moins de m'en rendre raison?

ANDRÉ.

Quand vous voudrez!

Madame de Voves paraît au fond. — Rideau.

# ACTE TROISIÈME

Chez Hélène.

Petit salon assez élégan . Une table, et de quoi écrire.

## SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, seule.

Elle prend un livre qu'elle ne lit pas.

Ah ! que je m'ennuie !... Mon mari va rentrer, après sa classe du soir. Puis il se mettra à corriger des devoirs ou à donner des leçons jusqu'au dîner. Le dîner sera silencieux, comme toujours. Nous échangerons bien dix phrases, et cela nous coûtera à tous deux un grand effort. Chacun songera de son côté... Il sera fatigué de sa journée et se couchera à dix heures. Je traînerai jusqu'à onze, en lisant quelque roman... Quelle vie !... Pourtant, c'est un brave homme ; il m'aime et je le crois malheureux. Eh bien, cela ne me fait rien, mais rien du tout... Je le fais souffrir, c'est évident, et c'est de cela même que je lui en veux. C'est sa faute. Pourquoi s'est-il trouvé sur mon chemin, à un moment où tout m'était bon

pour sortir du couvent? Sans lui, j'aurais continué d'attendre, de rêver... Maintenant, c'est fini. L'avenir m'est muré, à moins d'une évasion violente et hasardeuse. Il me semble qu'il m'a volé, en m'épousant, toutes mes chances de bonheur. J'ai senti cela dès le lendemain de mon mariage... Je lui en veux de tout. Il a une façon de prendre la vie et de pratiquer le devoir si tranquille, si carrée, si imperturbable, que cette assurance, cette sérénité ou cette résignation m'irritent comme une leçon perpétuelle qu'il me donnerait... Si encore il ne me déplaisait que moralement !... Non, décidément, nous nous ressemblons trop peu. Ah ! que je m'ennuie !... Et l'autre ? Est-ce que je l'aime ? Il paraissait bien sûr de son fait, tout à l'heure. Il est certain qu'il y a entre nous des affinités de nature, et que son tour d'esprit me plaît infiniment. Le reste aussi. Et cependant je n'ose pas. Qu'est-ce qui m'arrête ? Je ne crois à rien, — oh ! mon Dieu, non ! à rien. Ce que j'hésite à faire, est-ce une chose si extraordinaire ? Des milliers de femmes l'ont fait, et le ciel ni la terre ne s'en sont dérangés... Oh ! oui ! tout plutôt que cette vie insipide ! Enfin, je n'ai jamais rien eu de bon jusqu'à présent, moi ! J'ai bien droit à quelques belles heures. Et comme ce n'est pas mon mari qui me les donnera...

## SCÈNE II

### HÉLÈNE, ANDRÉ, ROUSSEAU

ANDRÉ.

Bonjour, chère madame. J'ai rencontré Pierre, nous nous sommes mis à causer, — tant et si bien que je

suis monté avec lui sans m'en apercevoir. Vous n'êtes pas trop fatiguée de ce bal ?

HÉLÈNE, très sèche.

Pas le moins du monde. On a eu soin de m'emmener de bonne heure. Je vous laisse, excusez-moi.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins HÉLÈNE.

ANDRÉ.

Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi ne vous parlez-vous pas ?

ROUSSEAU.

Oh ! cela ne nous change guère, va ! — Nous nous parlons si peu d'ordinaire !

ANDRÉ.

Mais encore ?

ROUSSEAU.

C'est comme cela depuis le moment où je l'ai ramenée, tu te souviens ? Je n'en pouvais plus. Et ce n'était pas seulement la fatigue... Dans la voiture, je lui ai parlé, oh ! bien doucement. Pas de réponse. Ah ! ces silences, ces reculs, ces refus de toute la personne, comme je les connais ! Ces yeux fixes, ces lèvres serrées, ce front barré d'indifférence, comme ils m'ont déjà fait souffrir ! Ne pas savoir ce qui se passe dans cette tête, sentir seulement que cette pensée, que ce cœur sont à mille lieues de vous, — et qu'on n'y peut

rien!... Tu m'avais trop bien compris hier, et le mal est plus grand que je ne voulais te l'avouer ! Mais laissons cela. Ce que je fais là n'est pas bien. Tu n'es que trop disposé à la juger durement. Voilà que je l'accuse quand je devrais la défendre, — ou plutôt me taire et ne pas livrer des secrets qui ne sont pas à moi seul.

ANDRÉ.

Tu te trompes, mon ami. Je n'ai rien contre madame Rousseau... Et puis, pardonne-moi, mais je considère l'amitié, — j'entends une amitié telle que la nôtre, — comme un sentiment si supérieur à l'amour de toutes façons, par la pureté, le désintéressement, la solidité et la douceur, que, selon moi, tu ne manques à aucun devoir et n'offenses aucune délicatesse en confessant à l'ami les secrètes souffrances du mari ou de l'amant. Ce droit ne cesserait pour toi que le jour où ta femme serait en même temps ta meilleure amie : mais ce jour-là justement tu n'auras plus rien à me confier. Parle donc sans crainte et soulage ton cœur, puisque aussi bien tu as commencé.

ROUSSEAU.

Eh bien! donc, elle ne m'aime pas, et je ne puis plus, non, je ne puis plus me résigner à son indifférence, parce que j'ai trop peur d'en deviner les raisons, qui ne sont point belles. Veux-tu la vérité toute crue? Elle me dédaigne parce que je travaille, parce que je ne suis pas riche, parce que je ne suis pas élégant, parce que je ne suis pas un homme du monde... Tu ne crois pas? Tu penses qu'elle est trop intelligente pour cela? Alors quoi? Je cherche... M'en veut-elle parce que je n'ai pas de génie, parce que je ne suis pas illustre, parce que je ne suis que le premier venu? Eh! je ne

suis peut-être pas le premier venu tant que cela! et en tout cas, je ne le suis pas par le cœur. Et enfin, elle savait bien qui j'étais; je l'ai prévenue, je ne me suis pas surfait. Pourquoi m'a-t-elle pris?

ANDRÉ.

Ah! mon cher vieux, que je voudrais qu'elle t'entendît en ce moment!

ROUSSEAU.

J'avais fait un si beau rêve! Cette orpheline élevée uniquement par des religieuses, qui n'avait jamais eu d'autre maison que son couvent de Touraine, cela me semblait charmant. Je m'imaginais une âme toute neuve, tout enfantine, tout ignorante, que je pourrais caresser et pétrir doucement. Puis j'avais tant de pitié de cette pauvre petite sans parents, sans foyer, qui n'avait jamais connu que la maternité froide des bonnes sœurs! Je me fondais en tendresse, à l'idée de la prendre, de la réchauffer, de lui donner une famille. Et je pensais qu'elle aimerait son mari et qu'il serait tout pour elle, lui ayant tout donné. Si elle avait voulu!... Te rappelles-tu la messe de mariage dans la chapelle du couvent, l'autel tout fleuri comme un autel du mois de Marie, les robes blanches des sœurs et ces voix de femmes chantant des cantiques?... J'en pleurais de joie. Tu t'en souviens! — Ah! triple idiot! qu'est-ce que j'avais donc sur les yeux? Dès le lendemain, mon ami, dès le lendemain, j'ai eu l'impression — ah! si nette et si atroce! — que je m'étais trompé, et qu'elle ne m'aimait pas, — pas même un peu, comprends-tu? Et, encore une fois, pourquoi ne m'aime-t-elle pas? Oh! ce n'est point de la passion que je lui demande, mais seulement un peu d'affection et

de pitié... Serait-elle si malheureuse de se laisser adorer?

ANDRÉ.

Ce que tu viens de me dire, le lui as-tu dit quelquefois?

ROUSSEAU.

Moi? Jamais!

ANDRÉ.

Dis-le-lui, veux-tu?

ROUSSEAU.

Je n'oserais pas. Sa froideur m'arrêterait les mots dans la gorge... La chute de mes illusions a été si soudaine et si lourde que j'en suis demeuré stupide; et, depuis, j'ai toujours été timide et contraint devant elle.

ANDRÉ.

Essaye tout de même, crois-moi.

ROUSSEAU.

Non, vois-tu, c'est impossible. Car si je fais cet effort, je vois d'avance son sourire... Toutes mes tendresses seraient refoulées du coup, et alors, je le sens, ce ne seraient que des paroles dures qui me monteraient aux lèvres.

ANDRÉ.

Parle-lui toujours. Qui sait?

ROUSSEAU.

Tu crois?

ANDRÉ.

Oui. Une explication bien franche ne peut guère aggraver vos désaccords, et peut, au contraire, vous

rapprocher, en dissipant bien des malentendus... Elle ne te traiterait pas comme elle fait si elle te connaissait bien. Tu lui es si supérieur (laisse-moi tout dire) par l'intelligence, le courage et la bonté ! Qu'elle le sente une bonne fois ! et qu'elle sente surtout que tu ne te résignes pas à être si injustement méconnu ! Va, les femmes aiment la force ; et, dans tous les cas, tu n'as rien à perdre. J'ai bien réfléchi depuis notre dernière conversation : j'ai tant de raisons de souhaiter que tu ne sois pas malheureux par elle ! Promets-moi donc de lui parler, de faire un grand effort pour lui ouvrir jusqu'au fond ta pensée et ton cœur... J'ai besoin que tu me le promettes.

ROUSSEAU.

Je lui parlerai. Mais comme tu me dis cela !...

ANDRÉ.

C'est que je t'aime. Courage ! Et compte toujours sur moi. Tu ne peux savoir à quel point je te suis dévoué... Adieu !...

## SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, à André.

Je vous mets en fuite, monsieur ?

ANDRÉ.

Nullement, mais j'ai tant bavardé avec Pierre que je me suis mis en retard. (Saluant.) Madame...

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins ANDRÉ.

HÉLÈNE.

Je crois qu'on vous attend dans votre cabinet.

ROUSSEAU.

Qui?

HÉLÈNE.

Un de vos élèves, je pense.

ROUSSEAU, il va pour sortir, hésite, puis revient sur ses pas.

Hélène, que vous ai-je fait?

HÉLÈNE.

Mais rien.

ROUSSEAU.

Alors, pourquoi êtes-vous comme cela, froide, renfermée, silencieuse? Vous m'en voulez donc bien de vous avoir emmenée avant la fin de ce bal?

HÉLÈNE.

Je ne vous en veux pas, et je suis comme d'habitude.

ROUSSEAU.

Oui, c'est vrai, vous êtes comme d'habitude, après tout. Un peu plus, un peu moins de silence et d'indifférence, ce n'est pas une affaire. Mais c'est justement cette façon d'être habituelle dont je souffre comme du

pire malheur, et dont je me plains comme de la plus cruelle injustice.

HÉLÈNE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

ROUSSEAU.

Oh ! si ; vous le savez bien. Voyons, de bonne foi, croyez-vous que je sois très heureux avec vous ?

HÉLÈNE.

Je n'ai pas une telle prétention.

ROUSSEAU.

Ne raillez pas, je vous en supplie. Ce n'est pas le moment.

HÉLÈNE.

Mais quelle querelle me cherchez-vous ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

ROUSSEAU.

Vous le demandez ? Voici. Quand je vous ai rencontrée, vous étiez la plus jolie et la plus délicieuse des jeunes filles. D'ailleurs seule au monde et aussi pauvre que moi. Je n'étais pas, je le sais, fort séduisant ; mais enfin, je vous apportais mon travail, une situation honorable un immense dévouement et un immense amour. Vous avez accepté cela librement. Certes, je ne pouvais attendre de vous qu'une bonne et loyale affection : mais cela, du moins, vous me donniez le droit d'y compter absolument par ce fait seul que vous consentiez à devenir ma femme. Il est évident que, dans ce contrat, vous apportiez plus que moi, rien qu'en me tendant la main, — mais à condition de ne la point retirer. Or, c'est ce que vous

avez fait dès les premiers jours de notre mariage. Cela est-il loyal ?... Répondez donc !

HÉLÈNE.

Ce serait trop difficile... Je m'expliquerais mal... Et puis, à quoi bon ?

ROUSSEAU.

A quoi bon ? Mais à savoir où nous en sommes... a sauver l'avenir, s'il est encore temps. Oh ! j'entre dans vos raisons autant que je puis. Je comprends que vous ayez éprouvé quelque mécompte après votre mariage. La vie que je vous offrais a pu vous sembler plus médiocre encore que vous ne vous y étiez attendue. Mais je ne croirai jamais que ce soit cela seul qui vous ait éloignée de moi : ce serait vous faire injure. Cette vie, du reste, par l'effort même que vous auriez fait pour l'accepter, vous y auriez trouvé quelque douceur. Et qu'est-ce que vous avez donc fait dans votre couvent si vous n'y avez pas appris l'amour du devoir ? Le malheur, c'est que je n'ai pas su vous reconquérir à ce moment décisif. J'étais tout craintif avec vous ; craintif par trop d'amour. Et puis, je n'avais pas le temps, je travaillais trop... J'ai continué.

LA BONNE, entrant.

Monsieur...

ROUSSEAU.

Quoi ?

LA BONNE.

Il y a un jeune homme qui attend monsieur... Il dit que c'est pour sa répétition.

HÉLÈNE.

Je vous avais prévenu, mon ami.

ROUSSEAU.

C'est bon, j'y vais. (La bonne sort.) Vous le voyez, ce n'est qu'entre deux leçons que je puis vous ouvrir mon cœur, vous parler de ce qui est maintenant pour moi une question de vie ou de mort. Cela en devient comique, n'est-ce pas ? Mais, si je travaille ainsi, c'est pour vous, pour contenter un peu vos goûts d'élégance, pour vous procurer un peu des plaisirs que vous aimez. Comme cela m'a mal réussi ! Ces besognes que je m'impose et qui me prennent tout mon temps, vous rappellent d'autant mieux la médiocrité de notre condition ; et les quelques satisfactions de luxe que vous leur devez vous font regretter plus amèrement d'être privée des autres. Joignez que la fatigue des soirées succédant à l'éreintement des jours n'est pas pour me rendre aimable. Ainsi, plus je fais pour vous plaire, et plus vous vous écartez de moi ; et, quand je travaille pour vous, c'est contre moi que je travaille. Cela n'est-il pas triste?

HÉLÈNE.

Il fallait parler plus tôt. Je ne savais pas. Nous ne sortirons plus, voilà tout.

ROUSSEAU.

Et c'est tout ce que tu trouves à me dire ? Pas une bonne parole ? Pas un mot de cœur ? Tu ne comprends donc pas que, dans tout ceci, ce dont je souffre, c'est ton implacable indifférence? Eh ! je ne te demande aucun sacrifice, mais seulement un peu d'affection. Hélas ! je ne sais pas dire ce qu'il faut pour te toucher. Mais n'est-ce rien d'être aimée comme toi? Que faut-il donc faire ?... Oui, je sais, je te parais trop peu de chose. Eh bien ! c'est ridicule ce que je vais dire, mais tu te trompes : je ne suis pas un si pauvre homme. Informe-

toi auprès de ceux qui me connaissent bien et qui peuvent me juger. Si tu voulais, si tu daignais t'intéresser un peu à mes travaux, à mes ambitions, tu verrais... Tu ne veux pas me croire? Tu ne dis rien? Tu as ton méchant sourire?...

HÉLÈNE.

Dites-moi, est-ce votre ami M. André qui vous a conseillé de me faire cette scène?

ROUSSEAU.

Ah! vous n'avez pas de cœur! Je finirai par croire que vous vous êtes jouée de moi dès le premier jour, et que je n'ai été pour vous qu'un moyen de sortir de prison. Ah! ma pauvre petite, que cela serait mal!... Vous ne répondez pas? C'est bon. Je n'ai plus rien à vous dire. Réfléchissez. Soyez prudente. Vous ne l'avez pas été à ce dernier bal... Ne protestez pas : je ne vous accuse pas encore. Je vois seulement que n'importe quel fat à la mode aura toujours plus de charme pour vous que votre mari. Mais je veillerai sur vous. C'est mon devoir. Je suis avec vous bien timide et bien ridicule. Mais je vous jure qu'à l'occasion je ne serais pas ainsi devant un homme. Tenez-vous-le pour dit!

Il sort.

## SCÈNE VI

HÉLÈNE, seule.

Ah! c'est comme cela! (Elle s'assied à la petite table. Écrivant.) « Eh bien! oui! demain, à trois heures, où vous m'avez dit. » (Écrivant l'adresse.) « Monsieur Jacques de Bretigny. »

## SCÈNE VII

### HÉLÈNE, MADAME DE VOVES.

Madame de Voves est entrée et arrive jusque sur Hélène sans être entendue. A ce moment, Hélène se retourne et, d'un mouvement rapide, glisse la lettre sous le buvard.

MADAME DE VOVES, à part, en voyant le mouvement d'Hélène.

Ah ! mon Dieu ! (A Hélène.) Bonjour, mignonne. Avez-vous bien dormi ?

HÉLÈNE.

Parfaitement.

MADAME DE VOVES.

Hum ! on ne dirait pas. Les yeux battus... la mine pâlote... Et votre mari va bien ?

HÉLÈNE.

Très bien. Voulez-vous le voir ?

MADAME DE VOVES.

Non, je le dérangerais... Alors vous n'avez rien ? Bien sûr ? Pardonnez-moi de vous faire cette question ; mais vous savez que j'ai pour vous une affection... toute maternelle. Il ne s'est rien passé de fâcheux entre vous et M. Rousseau ?

HÉLÈNE.

Non. Pourquoi ?

MADAME DE VOVES.

J'avais cru... Je craignais... Vous ne vous fâcherez pas? Vous me permettez de parler?

HÉLÈNE.

Si je ne permettais pas, vous parleriez tout de même.

MADAME DE VOVES.

Eh bien, ma chère enfant, laissez-moi vous dire que vous avez un peu trop dansé hier avec M. de Bretigny, et qu'on l'a remarqué.

HÉLÈNE, à part, rageusement.

Encore?

MADAME DE VOVES.

Vous n'ignorez pas sa mauvaise réputation. Vous êtes très regardée et très jalousée. Vous devez observer d'autant plus soigneusement certaines règles, certaines convenances...

HÉLÈNE.

Oh! chère madame, les convenances et moi, nous serons longtemps brouillées, j'en ai peur. L'esprit de M. de Bretigny m'amuse; je crois que le mien ne lui déplaît pas. Nous causons volontiers ensemble, et nous nous soucions peu des malveillants. Vous savez aussi bien que moi qu'il y avait à ce bal une bonne demi-douzaine de couples... illégitimes, qui ne se sont rejoints qu'avec une grande discrétion et qui ont été en effet fort convenables. Ces convenances que vous m'opposez ne sont donc qu'hypocrisie.

MADAME DE VOYES.

Elles ne sont hypocrisie, en tout cas, que chez ceux qui ont violé des règles plus essentielles. Ces convenances sont les rites extérieurs de l'honnêteté. Et ce sont les rites, même absurdes, qui entretiennent les religions.

HÉLÈNE.

Eh bien, je suis une hérétique, voilà tout; mais je croyais l'inquisition abolie.

MADAME DE VOYES.

Vous me trouvez bien pédante et bien insupportable? Pardonnez-moi. Je vous assure que j'ai un grand mérite à risquer ainsi de vous déplaire.

HÉLÈNE.

Je vous ai peinée? C'est bien contre ma volonté. Avouez aussi qu'il vous arrive de me tourmenter pour peu de chose.

MADAME DE VOYES.

J'ai tant vu souffrir votre mère, que tout m'épouvante pour vous.

HÉLÈNE.

A-t-elle tant souffert?

MADAME DE VOYES.

Hélène!

HÉLÈNE.

Je ne sais pas, moi, je ne l'ai jamais vue. Elle a été malheureuse? Je veux le croire. Elle l'aurait moins été si elle avait voulu me voir, si elle m'avait tout dit... Ah! j'aurais bien gardé son secret et je l'aurais bien aimée!

Mais aime-t-on une ombre? moins qu'une ombre, un nom? car je n'ai même pas son portrait, et quand vous me parlez d'elle, c'est comme si vous me parliez d'une étrangère. Et cela est si triste au fond que je me sens alors devenir méchante; et c'est dans ces moments-là que je me crois tout permis. Vous choisissez donc bien mal vos arguments, ma pauvre chère amie.

MADAME DE VOVES.

Vous m'en voulez?

HÉLÈNE.

Mais non, mais non. Je vous aime bien: vous avez toujours été excellente pour moi. Seulement, c'est pour votre bonté que je vous aime, — et non pour vos gronderies, surtout quand elles sont si fort en avance sur la faute.

MADAME DE VOVES.

Si fort en avance? Êtes-vous sûre?

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?

MADAME DE VOVES.

Que cette lettre ne partira pas.

En même temps elle prend la lettre sur la table et la déchire.

HÉLÈNE.

Mais, madame...

MADAME DE VOVES.

Écoutez-moi d'abord. Il le faut. Mon fils se bat demain.

HÉLÈNE.

Vraiment ? Croyez bien que je prends part... Mais je ne vois pas quel rapport...

MADAME DE VOYES.

Il se bat avec M. de Bretigny.

HÉLÈNE.

Et pourquoi ?

MADAME DE VOYES.

A cause de vous.

HÉLÈNE.

A cause de moi ? Comment cela ?

MADAME DE VOYES.

André lui a fait observer qu'il vous compromettait, et l'autre a mal pris ses observations.

HÉLÈNE.

Ah ?... Mon Dieu, je suis fort reconnaissante à votre fils de ses bons sentiments à mon endroit... Mais, — en supposant qu'il ne se soit pas trompé, — il me semble que mon mari seul avait qualité pour intervenir.

MADAME DE VOYES.

André, vous le savez, aime profondément votre mari...

HÉLÈNE.

Ce n'est peut-être pas, vous l'avouerez, une raison suffisante pour prendre un pareil rôle... Encore une fois, je comprends votre émotion et je m'y associe.

Mais enfin, de quel droit votre fils se fait-il mon défenseur et mon juge?

MADAME DE VOVES, au supplice.

De quel droit ?

HÉLÈNE.

Oui, de quel droit ? Qui l'en a prié ? Ne trouvez-vous pas vous-même que son intervention a quelque chose de singulièrement offensant pour moi ? C'est ce que M. de Bretigny a dû lui dire... Et il a bien fait ! Voyez vous-même à quoi aboutit le zèle étrange de M. André. Me voilà obligée de trembler pour lui, pour vous, pour moi, — car mon mari peut apprendre quelque chose. Puisque je n'ai point de famille, puisque je suis seule au monde (car, que ce soit ma faute ou non, cette solitude morale n'a point cessé par mon mariage), que j'aie au moins les bénéfices de cet isolement ! Qu'on me laisse me gouverner toute seule, à mes risques et périls ! Mais voilà ! Tout le monde se croit maintenant des droits sur moi et contre moi, moi envers qui personne autrefois ne s'est cru des devoirs ! Tenez, je vous aime bien, vous ; mais, s'il me fallait prendre parti dans cette affaire, me prononcer entre M. de Bretigny et votre fils, qui me déteste, oui, qui me déteste !... j'ai peur de dire ma pensée. De quoi se mêle-t-il enfin ? A quel titre se permet-il cette violente intrusion dans ma vie ?

MADAME DE VOVES.

A quel titre ? Ah ! j'aime mieux tout te dire, à toi aussi ! Les raisons qui m'ont fermé la bouche me semblent si vaines à cette heure ! A quel titre ? tu veux le savoir ?

HÉLÈNE.

Oui !

MADAME DE VOYES.

André se bat pour toi parce qu'il est ton frère, malheureuse !

HÉLÈNE.

Mon frère ? Vous avez dit mon frère ?

MADAME DE VOYES.

Oui, ton frère. Et il le sait.

HÉLÈNE.

Mon frère ? Comment cela se peut-il ? Alors vous ?...

MADAME DE VOYES.

Comprends-tu maintenant ?

Elle tend les bras à Hélène, qui reste immobile.

HÉLÈNE, à elle-même.

Ma mère ?... Ma mère ?... Non, rien... Comment cette révélation me laisse-t-elle si tranquille ? J'ai peur de paraître impie et abominable, mais c'est ainsi .. Vous m'avez aimée de si loin ! Dieu ! que j'ai été malheureuse dans ce couvent ! Les autres avaient des mères qui venaient les voir souvent, qui les emmenaient aux vacances... Moi, je n'avais que les religieuses. Elles étaient bonnes, quelques-unes du moins : mais je sentais bien qu'elles ne m'aimaient pas avec tout leur cœur, comme les mères aiment leur enfant, qu'elles ne pouvaient pas, et que d'ailleurs cela leur était défendu... Il y en avait une, très douce. Ah ! combien de fois j'ai pleuré dans sa cornette ! Elle ne comprenait pas... Et puis, je voyais

bien qu'on avait pitié de moi, et cela m'humiliait et m'irritait. Je devinais que je n'étais pas comme les autres petites filles, qu'il y avait quelque chose qu'on ne voulait pas me dire ; et ce mystère, cet inconnu me torturait. Je me sentais vaguement proscrite, dépouillée, rejetée... et je me raidissais, je me révoltais. Si j'avais été pieuse, cela m'aurait soulagée : mais je ne priais pas, je trouvais Dieu trop injuste... On ne sait pas tout ce qu'il peut tenir d'amertume dans le cœur d'un enfant. A quinze ans, j'ai voulu me tuer... C'est pour cela qu'aujourd'hui je ne sens rien. Vous arrivez trop tard... Ainsi, vous êtes ma mère ! C'était ma mère, cette dame qui m'appelait au parloir deux fois par an, une demi-heure chaque fois, et qui ne s'est jamais trahie et que je n'ai pas devinée !... Pourquoi me l'apprendre ? Vous vous figuriez, sans doute, que j'avais là, tout prêts pour vous, des trésors de tendresse qui déborderaient subitement, ou que je concevrais, comme cela, tout d'un coup, des sentiments que vous ne vous êtes pas donné a peine de m'inspirer... Eh bien, non, non, je ne sens rien. Et c'est horrible. (Elle voit madame de Voves qui pleure. S'agenouillant et l'embrassant.) Pardon, ma mère, pardon.

MADAME DE VOVES.

Ah ! ma pauvre enfant ! C'est à toi de me pardonner.

HÉLÈNE.

Ma mère !... Parlez : je suis prête à tout pour empêcher ce duel.

MADAME DE VOVES.

Non, tu n'y peux rien ; toi ni personne. Je ne te demande qu'une chose. Promets-moi de ne jamais revoir M. de Brétigny. Je ne veux pas, je ne veux pas

que tu passes par où j'ai passé ! Je ne te parle plus au nom de la vertu et du devoir. Mais ce que tu cherches dans la faute, tu ne l'auras même pas, entends-tu bien? C'est une chose affreuse que je puisse invoquer ici mon expérience ! Mais si tu savais les angoisses, les terreurs, la honte, l'humiliation, le désespoir de s'être perdue, d'avoir fait tant de ruines en soi et autour de soi... pour rien, pour un songe qui vous échappe !... Enfin, si tu ne me crois pas, aie du moins pitié de moi ! Oui, j'ai été une mauvaise mère et tu as le droit de m'accabler. Mais, du jour où j'ai tremblé pour toi (il a fallu cela, mon Dieu !) et où ta destinée m'est apparue éclairée par la mienne, je me suis si cruellement repentie ! Je me suis mise à t'aimer si ardemment ! et j'aurais tant voulu te payer un si long arriéré de tendresse !... Épargne-moi donc aujourd'hui et sauve-moi de ce supplice de penser que je suis encore coupable de ta faute !

HÉLÈNE.

Ma mère, je vous en prie, ne pleurez pas. J'ai déjà été assez malheureuse : que je n'aie pas encore le chagrin de voir que vous souffrez par moi... Oublions tout cela. Ne vous croyez pas de si terribles devoirs envers moi. Je vous jure que je ne vous rends responsable de rien, ni dans le passé, ni dans l'avenir.

MADAME DE VOYES.

Mais je me sens responsable, moi ! Et comment ferais-je pour l'oublier ? Comprends donc ce qui se passe. Je croyais bien avoir expié, pourtant ! Je n'avais pas prévu cette dernière conséquence de ma triste aventure, ni que ma faute armerait un jour la main qui va peut-être frapper mon fils. Si André revient vivant et si tu restes

fidèle à ton devoir, alors seulement je me croirai pardonnée. Et tiens! il me semble que le sort de mon fils dépend de ce que tu vas faire, que sa vie est entre tes mains et que, si tu résistes au mal, Dieu mettra un terme à mon châtiment...

HÉLÈNE.

Ce Dieu auquel vous croyez, ma mère, a des desseins bien rigoureux et des voies bien singulières. L'expiation qu'il vous inflige me paraît tout à fait démesurée. S'il arrivait malheur à votre fils, le plus bel effort de sa Providence serait donc de vous punir d'une faute qui n'est pas la vôtre, et par la mort d'un innocent!

MADAME DE VÔVES.

Hélène, Hélène, tu ne veux pas m'entendre! Promets-moi de ne pas revoir M. de Bretigny.

HÉLÈNE.

Ah! pourquoi m'avez-vous dit qu'il se battait pour moi?

MADAME DE VOVES.

Il ne se bat pas pour toi. Et il se bat contre ton frère.

HÉLÈNE.

Mon frère... Ma mère... Non! rien!

MADAME DE VOVES.

Ainsi, tu ne veux rien promettre?

HÉLÈNE.

Quel jour, à quelle heure ce duel?

MADAME DE VOVES.

Demain matin. — Ma fille, promets-moi, quoi qu'il arrive...

HÉLÈNE.

Il est bien question de cela! — Me permettez-vous d'aller auprès de vous attendre les nouvelles?

MADAME DE VOVES.

De ton frère? Ou de l'autre?

HÉLÈNE, baissant la tête

Mais... de mon frère.

MADAME DE VOVES.

Alors tu peux venir.

---

# ACTE QUATRIEME

Chez madame de Voves.

Même décor qu'au premier acte.

## SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE VOVES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

M. André est-il parti?

MADAME DE VOVES.

Pas encore.

HÉLÈNE.

Je voudrais le voir.

MADAME DE VOVES.

Je vais vous l'envoyer.

Elle va à la porte de droite et appelle André.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Vous avez quelque chose à me dire?

HÉLÈNE.

Oui, monsieur. Je sais pourquoi vous vous battez. Je vous suis sans doute reconnaissante du sentiment qui vous a poussé à me prendre sous votre protection; mais il me semble que je n'étais pas en si grand danger et que vous me protégez trop. Quand il serait vrai, comme on le pense ici, que j'ai été imprudente ou coquette un soir, y avait-il là de quoi justifier votre démarche auprès de M. de Bretigny, — et ce qui va s'ensuivre? Si votre intervention a pu être légitime, avouez qu'elle n'a pas été très opportune ni très mesurée, et que les effets en sont aussi disproportionnés que la cause en a été futile. Vous deviez, d'ailleurs, ce me semble, me parler auparavant. Je ne veux pas, s'il arrive quelque malheur, me dire que j'en ai été la cause, même involontaire; je repousse le rôle que vous me donnez, et je vous prie de voir s'il n'y aurait pas moyen d'arranger — ou d'ajourner — une affaire que je trouve ridicule et qui peut devenir tragique.

ANDRÉ.

Cela est impossible, et vous le savez bien. Que j'aie eu tort ou raison, ce qui est fait est fait. Vous-même, n'attendez pas que j'envoie des excuses à M. de Bretigny. C'est donc uniquement pour me faire connaître vos bons sentiments à mon endroit que vous avez voulu me parler. Franchement, vous auriez pu choisir une autre heure.

HÉLÈNE.

Je vous entends, et c'est cela qui m'irrite. La situation qu'on m'a faite est telle que je dois paraître odieuse, quoi que je dise, et que vous aurez toujours les apparences de la générosité. Mais, dans tout cela, j'estime que c'est moi la vraie victime. Je suis une femme d'au-

jourd'hui, moi, et qui ne comprends rien à vos façons solennelles et terribles de prendre les choses. Ce qui me dépite, c'est qu'au moment même où vous m'exposez à toutes sortes d'ennuis, où vous venez brusquement et gratuitement me jeter en plein drame, je dois encore vous remercier de ces violences, puisque, après tout, vous agissez à bonne intention et que vous vous mettez en danger pour moi. Me voilà dans la plus pénible et la plus humiliante situation d'esprit, partagée comme une héroïne de tragédie entre je ne sais combien de sentiments ; voilà votre mère dans une angoisse mortelle; ajoutez que mon mari, à qui l'on ne peut cacher cette affaire, est fort capable d'en soupçonner les causes... Et cela, parce qu'il vous a passé par la tête que j'avais accordé une valse de trop à un monsieur qui ne vous plaît pas!

ANDRÉ.

A quoi bon tant de paroles? Que voulez-vous me démontrer? Que j'ai agi sans votre consentement? Mais c'est sans votre consentement aussi qu'il y a une règle morale, une solidarité d'honneur entre les membres d'une même famille, des amitiés plus fortes que tout, des sentiments que l'on juge sacrés, conformes à un ordre éternel, et auxquels on obéit quelquefois sans se demander ce qu'il en adviendra. Ce n'est que dans ces moments-là qu'on vaut quelque chose : je ne regrette donc point ce que j'ai fait. Je n'ai rien de plus à vous dire. Car vous savez fort bien que ce n'est pas pour avoir dansé avec vous une valse de plus qu'il ne convenait, que j'ai provoqué M. de Bretigny. Depuis des mois, je voyais Pierre, mon meilleur, mon unique ami, souffrir par vous. Je n'y pouvais rien, et je me désespérais de mon impuissance. Puis, l'autre soir, ma mère

m'a parlé... et j'ai vu que Pierre n'était pas seul malheureux. Alors je n'ai plus hésité. Je savais qu'il n'y avait rien à tenter sur vous : je n'aurais fait que vous blesser et vous exaspérer. Je suis allé droit à l'ennemi : je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur. Il l'a pris de haut et m'a obligé à dire plus que je ne voulais. Tant mieux! Cela est bon d'avoir un homme à qui s'en prendre et sur qui se soulager du mal qu'on souffre ou qu'on voit souffrir!

HÉLÈNE.

Vous vous trompez. Le seul plaisir que vous goûtiez vraiment, c'est le plaisir de me juger et d'appuyer par des actes la dureté et l'orgueil de votre jugement. Vous m'avez toujours détestée, convenez-en. Est-ce parce que je vous ai pris votre Pierre? Oh! je vous l'ai pris si peu!

ANDRÉ.

Il est étrange que vous vous vantiez de ce détachement. Mais il explique mes sentiments pour vous. C'est vrai, je vous ai souvent jugée avec sévérité. Je ne comprenais pas pourquoi vous étiez révoltée, ni contre quoi. Ce que je connaissais de vous n'était pas pour m'inspirer beaucoup de sympathie ou d'estime. Vous n'aimiez aucun de ceux qui vous chérissaient. Avec tout votre esprit vous n'avez pas su vous aviser que votre mari était un homme du plus rare mérite, et vous l'avez jugé avec l'étroitesse d'une petite bourgeoise vaniteuse et mécontente de son sort. Oui, je l'avoue, je ne vous aimais pas. Mais aussi j'ignorais ce que je sais depuis hier; je vois maintenant qu'il faut beaucoup vous pardonner, que j'ai pu être injuste pour vous; et je suis prêt à vous aimer comme une sœur. La preuve, c'est que j'ose vous parler comme je fais. Réfléchissez. Vous

n'avez plus de raisons d'être une révoltée. Vous n'êtes plus seule au monde. Vous avez une famille, et qui veille sur vous. Vous trouvez même qu'elle y met de l'indiscrétion. Cela vous irrite que nous prenions les choses si fort au sérieux? Mais c'est ainsi; résignez-vous. Tâchez d'aimer votre mari. Vous vous êtes trompée sur lui, et vous le verrez de plus en plus. Il est parfaitement bon; et, à mesure que vous saurez mieux la vie, vous sentirez que rien n'est meilleur au monde que la bonté... Quand je songe que c'est cet homme-là que vous avez méconnu! Et pour qui? Pour ce misérable Bretigny, qui s'amuse de vous et qui, j'en jurerais, est allé, en vous quittant, retrouver son écuyère! (Mouvement d'Hélène.) Oui, mademoiselle Léona, une fille avec qui il crève des cerceaux en papier. Oh! cela est public, et je ne m'abaisserais pas à vous le dénoncer... Au reste, à quoi bon ces petits moyens? J'ai confiance que mes paroles vous toucheront, quand vous en aurez digéré la première amertume. Et surtout, quelle que soit l'issue de ma rencontre avec Bretigny, je me dis que votre situation vis-à-vis de lui ne sera plus du tout la même. C'est à cela qu'aura du moins servi mon intervention. Elle n'est donc pas si absurde. Quoi que vous fassiez, j'aurai mis un obstacle entre vous deux, et vous ne pourrez plus passer outre, à moins d'être... ce que vous n'êtes pas, grâce à Dieu ! Au revoir, espérons-le.

Hélène qui, au commencement, a donné des signes d'impatience et de colère, a fini par baisser la tête comme accablée. Elle se laisse tomber sur un siège sans rien dire.

MADAME DE VOYES.

Mon cher André, je ne suis pas encore assez bonne chrétienne pour te blâmer d'aller où tu vas. Puis, il me semble qu'un duel comme celui-là n'est pas dé-

fendu, que c'est un appel à Dieu et à son jugement. Laisse-moi t'embrasser bien fort, mon enfant.

ANDRÉ, à Hélène.

Si cependant un malheur devait arriver, ah ! comme je voudrais croire, en partant, que je laisse quelqu'un auprès de ma mère, et qu'elle a vraiment retrouvé sa fille !

HÉLÈNE.

Ah ! pourquoi tout cela ?... Pourquoi la vie ?

## SCÈNE III

### Les Mêmes, ROUSSEAU.

André, au moment où il va sortir, rencontre Rousseau qui entre. Rousseau, pendant la première partie de la scène, ne voit pas Hélène.

ROUSSEAU.

Où vas-tu ?

ANDRÉ.

Mais...

ROUSSEAU.

Tu vas te battre avec M. de Bretigny.

ANDRÉ.

Comment sais-tu ?

ROUSSEAU.

Par ton vieux domestique, qui a pris sur lui de m'avertir. La raison de ce duel ?

ANDRÉ.

Oh! pas grand'chose au fond. Tu sais que je ne peux pas le souffrir. Je l'ai plaisanté sur ses talents de gymnaste, et il a pris mes plaisanteries de travers.

ROUSSEAU.

Tu es resté hier avec moi pendant une heure. Pourquoi ne m'as-tu rien dit?

ANDRÉ.

Je n'y ai pas songé. Puis à quoi bon t'inquiéter? Cela n'en valait pas la peine... Mais laisse-moi sortir, on m'attend.

ROUSSEAU.

On t'attendra. Pourquoi avais-tu l'air si ému, si singulier, l'autre nuit, à ce maudit bal, en me disant adieu?

ANDRÉ.

Moi?

ROUSSEAU.

Et pourquoi es-tu venu me voir hier? Pourquoi m'as-tu parlé comme tu as fait?

ANDRÉ.

Je te voyais triste. J'ai cru te donner un bon conseil.

ROUSSEAU.

Écoute, André, si tu m'aimes, dis-moi la vérité. Et que je le sente et que je le croie. Parle, il le faut; car si tu refuses de parler, où veux-tu que je m'arrête dans mes suppositions? Ne vois-tu pas que ton silence est pire que tous les aveux?

ANDRÉ, doucement.

Ne te fâche pas, mon bon Pierre, je t'ai déjà répondu, je n'ai rien à ajouter.

ROUSSEAU.

Je veux savoir, entends-tu?

HÉLÈNE, s'avançant.

Vous avez raison.

ROUSSEAU.

Ah! vous voilâ, vous? Vous savez donc?... Il n'y a que moi qui ne sais pas!

HÉLÈNE.

C'est à cause de moi que M. André a été amené à provoquer M. de Bretigny. La singularité de sa démarche s'explique par son affection pour vous. Mais je vous jure qu'il n'y a eu rien de plus, de ma part, qu'imprudence et coquetterie. Si je vous le dis, ce n'est point par crainte ni pour m'excuser, c'est parce que cela est vrai. Faites maintenant ce que vous voudrez.

ROUSSEAU.

C'est bien, je vous remercie. Laissez-nous un moment. (Hélène va jusqu'à la porte, mais s'arrête et entend le reste de la scène.) Ainsi, ce que je soupçonnais est vrai! Tu t'es substitué à moi dans une affaire où seul je devais agir, et où l'intervention d'un autre, quel qu'il fût, ne pouvait que me couvrir de honte et de ridicule!... Quelle opinion as-tu de moi que tu m'oses traiter avec cette compassion superbe? Mais vois donc à quelle atroce situation tu me réduis! Si je n'avais rien deviné, je restais digne de mépris pour avoir inspiré à un autre homme une telle idée de mon caractère, qu'il se crût

le droit de me protéger sans me le dire! Et maintenant que je sais ta conduite, je serais un lâche si je la souffrais, si je ne te la reprochais pas, à toi que j'aimais tant, avec toute l'amertume de mon cœur! Mais tu ne vois donc pas que si elle ne m'aime point, c'est justement parce que je suis d'un monde où l'on ne fréquente guère les salles d'armes. Est-ce que ça se bat, les gens comme moi? Est-ce que ça va sur le terrain? Tu penses comme elle, n'est-ce pas? Tu as cru que je n'étais même pas capable de défendre mon honneur tout seul? Et tu te dis mon ami?... Grand merci! Quand je songe que j'aurais pu ne pas savoir, et qu'elle eût continué à vivre à côté de moi avec cette idée qu'on s'était battu pour moi et qu'on me l'avait caché comme à un enfant!... Et lui, l'autre... que doit-il penser de moi!... Ah! tiens! j'en ai une sueur froide, une sueur de honte, rien que d'y songer.

ANDRÉ.

Pierre, ne te fâche pas... Je n'ai pas cru mal faire. Je t'affirme que j'ai eu souci de ta dignité... et que ce n'est que moi que Bretigny a pu trouver ridicule.

ROUSSEAU.

Où doit se faire la rencontre?

ANDRÉ.

Tout près d'ici, dans le parc de Bréville.

ROUSSEAU.

Tes témoins sont sûrs?

ANDRÉ.

Absolument.

ROUSSEAU.

C'est moi qui me battrai d'abord avec M. de Bretigny... Ne proteste pas, c est mon droit absolu. Ni toi ni lui ne pouvez le contester; et si tes témoins sont d'honnêtes gens, ils le reconnaîtront. Après... c'est ton affaire.

ANDRÉ.

Mais, mon pauvre Pierre, tu n'as jamais tenu un fleuret.

ROUSSEAU.

Ah! si tu crois que je tiens à la vie!... Et puis, qui sait?... En tout cas, aime-moi donc assez pour me laisser mourir!

ANDRÉ.

Tu m'en veux toujours?

ROUSSEAU.

Je voudrais te haïr. Car enfin, pourquoi as-tu fait cela! De quel droit? Qui t'en a prié?...

ANDRÉ.

Toi aussi? toi aussi? Ah! mon pauvre vieux, si, en faisant ce que tu me reproches, je t'ai mal aimé, avoue que, pour te répondre maintenant comme je fais, il faut que je t'aime bien!... Tu m'en veux encore?

ROUSSEAU.

Est-ce que je peux?

Il l'embrasse.

MADAME DE VOYES.

Avez-vous quelque chose à dire à madame Rousseau?

ROUSSEAU.

Non, rien. Je lui ai tout dit hier et elle n'a pas compris. C'est bien fini, allez.

MADAME DE VOVES.

Mais maintenant ?

ROUSSEAU.

Non. Elle ne sentirait rien, ou peut-être se croirait-elle obligée de jouer quelque comédie... J'aime mieux ne pas la voir.

Il sort avec André. Hélène, qui a fait quelques pas vers lui sans qu'il la voie, s'assied et cache sa tête dans ses mains. — Un silence.

## SCÈNE IV

### MADAME DE VOVES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Comme il m'a traitée ! comme il me juge !... C'est étrange, on dirait qu'il ne m'aime plus... Et moi au contraire... Je ne l'avais jamais vu comme tout à l'heure. Je ne le connaissais pas... Mais, c'est que c'est très bien, ce qu'il vient de faire... n'est-ce pas, madame ? Cela est bien mieux ainsi, M. André lui-même l'a reconnu... Oui, mais que va-t-il arriver maintenant ? Il n'a pas appris les mêmes choses que vos gens du monde. Il est brave, mais il ne sait pas se battre, (Presque tendrement) le pauvre garçon... Mon Dieu, qu'est-ce que je devien-

drais, moi, s'il lui arrivait malheur!... Et c'est moi, moi qui ai fait tout cela... Ce sera à cause de moi, ce sang... Ah! ma mère, ma mère! que je suis malheureuse!... Mais dites-moi donc qu'il n'arrivera rien... Apaisez-moi, consolez-moi, puisque je suis votre fille!...

Elle va poser sa tête sur l'épaule de madame de Voves.

MADAME DE VOVES.

Enfin, ton cœur s'ouvre... que Dieu en soit béni!...

HÉLÈNE.

Sais-je seulement ce qui se passe en moi?... Il est plus fort que moi, voilà tout. Plus fort parce qu'il est meilleur... Mais est-ce ma faute si je suis méchante; si je sens au plus profond de mon être je ne sais quoi qui s'insurge contre la grande misère de la vie, et qui ne peut pas, qui ne peut pas se résigner!...

MADAME DE VOVES.

Ne dis pas cela, ma fille. Déjà tu n'es plus ainsi, je le sens... Ce qui était mauvais en toi ne venait pas tout entier de toi. C'était comme une fatalité héritée de souffrance et de péché, et qui aurait pu, par toi, se transmettre et se propager encore, si la volonté ferme et la droite vertu de ton frère et de ton mari n'en avaient rompu le cours... C'est par eux que Dieu nous sauve... Hélas! si je n'ai plus en ce moment à trembler pour mon fils, mon angoisse n'en est pas moindre, puisque celui dont la vie est en jeu léguerait à ma fille, s'il mourait à cause d'elle, le supplice du plus intolérable remords... Prions... Essaye du moins, toi qui as désappris... Nous saurons tout à l'heure si Dieu nous a pardonné à toutes deux.

## SCÈNE V

LES MÊMES, ANDRÉ, puis ROUSSEAU.

HÉLÈNE.

Eh bien?

ANDRÉ.

Ah! le brave garçon, comme il s'est battu! — contre toutes les règles, je dois le dire — et comme il y allait!... Le médecin a dit que Bretigny en avait au moins pour six semaines.

HÉLÈNE.

Et Pierre?

ANDRÉ.

Blessé aussi, c'était inévitable. Plaie assez profonde même; mais rien de très grave, en somme. Et tenez, le voici.

On assied Rousseau sur le divan. Il est très pâle et défaillant. Hélène, sans rien dire, va s'agenouiller devant lui.

ROUSSEAU.

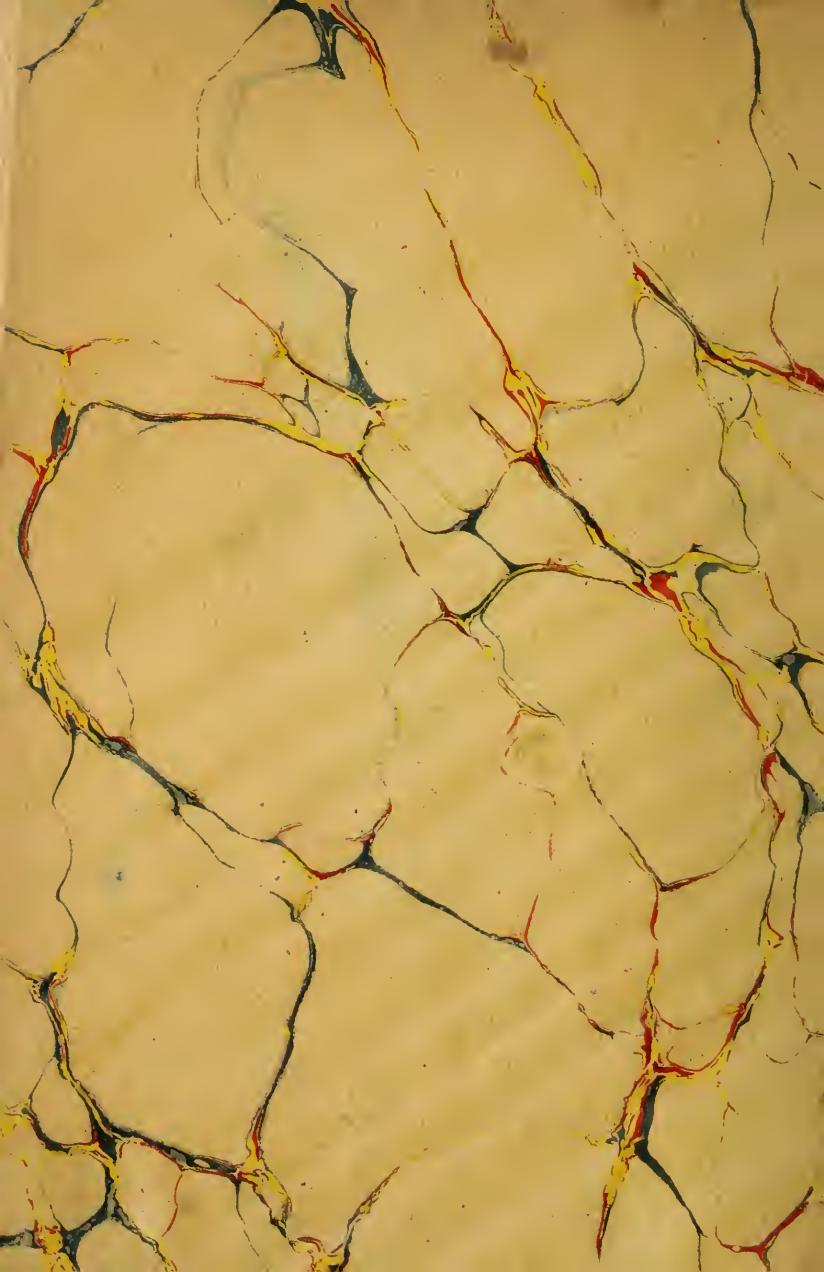
Hélène, je vous pardonne.

HÉLÈNE.

Et moi, je vous aime.

FIN.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



PQ
2237
L3T4

Lemaître, Jules
Révoltée

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Mini C

Eliminate tedious a

Scientifically enginee

ganize, eval